

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

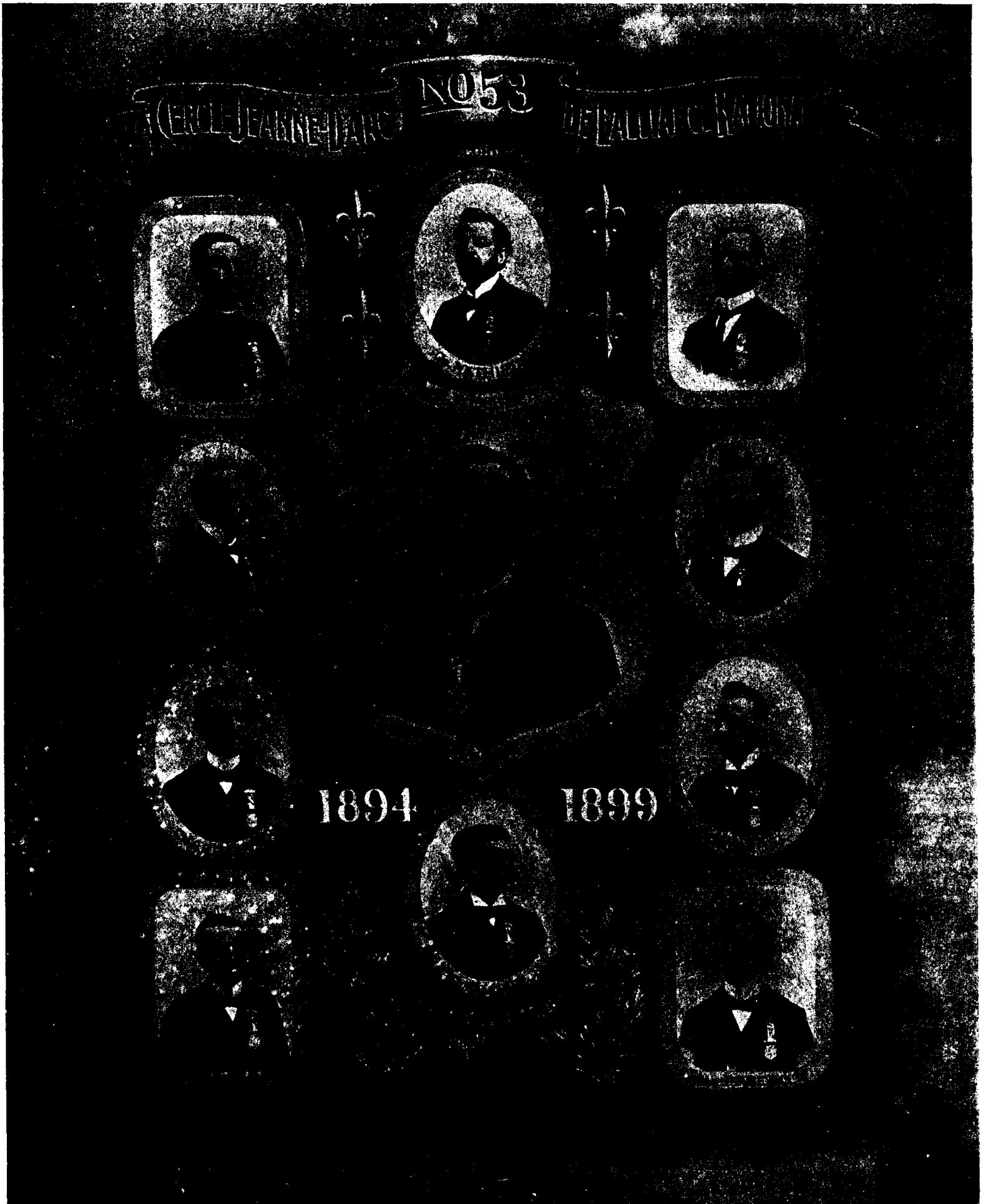
16ME ANNÉE, No 815.—SAMEDI, 16 DÉCEMBRE 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 16 DECEMBRE 1899

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par L. Ledieu.—Un romancier canadien, par F. Picard.—Poésie : Le lait, par J. Lanos.—Poésie : Puisque, par A. de Bussières.—Auteur et acteur, par A.-H. de Trémaudan.—Poésie : Les noces d'or, par Ulla.—Pour le droit, par F. Picard.—Le premier mort du contingent canadien, par G.-P. Labat.—Les dernières feuilles, par Mathias Pilon.—Le cercle Jeanne d'Arc.—Lecture à haute voix, par E. Legouve.—Descriptions des modes.—Le pont Victoria.—Théâtre.—Jeux et amusements.—Gravure-devinette.—Choses et autres.—Nouvelles à la main.—Feuilletons : Les victimes : L'oiseau du désert.

GRAVURES.—Portraits des membres du bureau du Cercle Jeanne d'Arc de l'Alliance Nationale.—La guerre au Transvaal : Femmes de Boers faisant le coup de feu ; Les Gordon Highlanders en route vers Landslaagte ; Vue générale d'Escourt.—Portraits : M. R. Girard ; Le soldat Deslauriers, mort en mer.—Vue intérieure du pont Victoria, tel que terminé.—Le pont de la rivière Modder, détruit par les Boers.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

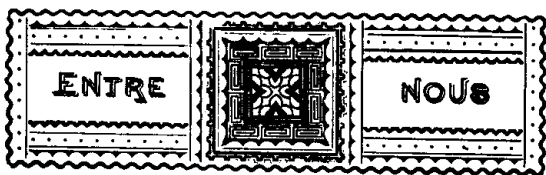
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



** J'ai froid, vous avez froid ; il fait froid.

Ce n'est pas encore le véritable hiver, mais les premières bordées de neige qui viennent de succéder aux derniers beaux jours de l'automne ne laissent pas d'influencer très désagréablement les personnes mal préparées à ces variations subites de température.

Un médecin distingué, le Dr J. Renegarde, qui s'intéresse aux frileux, fait à ce sujet les réflexions suivantes, basées sur son expérience :

Si, d'un commun avis, le temps pluvieux est absolument contraire aux rhumatisants, il n'est pas moins vrai que le froid vif et sec est surtout défavorable aux anémiques.

Outre qu'un sang appauvri, n'absorbant pas une quantité d'oxygène, ne peut entretenir la chaleur normale du corps, le système nerveux se trouve placé dans un tel état de susceptibilité, que la sensation du froid, comme toutes les impressions, en est beaucoup plus aiguë, et par conséquent plus pénible.

Aussi, malgré les vêtements dont ils se couvrent, les gens délicats et de faible constitution souffrent-ils particulièrement des rigueurs de l'hiver, et doivent-ils prendre d'exceptionnelles précautions pour qu'elles ne leur soient pas funestes.

Les enfants qu'une croissance rapide débilite, les femmes qui, la plupart, dans les villes, oscillent plus ou moins entre la chlorose et l'anémie, éprouvent souvent, quand règne un froid piquant, un réel malaise et de cruelles souffrances.

En dépit des fourrures qui les protègent, leur peau frissonnante se hérissé des rugosités de la chair de poule ; à tout instant, il leur semble qu'un filet d'eau glacée leur coule des épaules tout le long des membres et du dos ; et, chaque fois que se manifeste cette désagréable sensation, brusquement, tout leur être grelotte.

Par endroits, le froid engourdit et paralyse leurs muscles ; le sang reste dans les capillaires et la sensibilité se perd. Vainement, pour les réchauffer, ils frottent leurs mains bleues. L'onglée douloureuse étroit leurs doigts et leurs orteils ; leur nez, leurs oreilles, leurs joues, si peu qu'ils soient exposés à l'air vif du dehors, rougissent et se congestionnent.

Et ce ne sont point là les seuls accidents qu'aient à redouter les frileux. Refoulé vers les organes profonds, le sang peut fluxionner la poitrine, les reins, les viscères du bassin chez la femme. Les voies respiratoires s'enflamment souvent, et des coryzas, des angines, des laryngites, des bronchites toujours sérieuses chez les personnes débilitées, résultant fatalement de l'influence indirecte ou directe du froid sur la muqueuse.

Comment préserver cependant ces frêles organismes des rudes atteintes de l'hiver, en leur donnant la force et la ténacité qui leur manquent ?

Sera-ce encore par les préparations ferrugineuses que l'on administre avec si peu de raison et de mesure contre toutes les formes de l'anémie ?

Non. Le fer, qui, dans certains cas, mérite bien la haute réputation qu'on lui a faite, est toujours trop lent à produire quelque effet pour que sa prescription soit, ici, parfaitement rationnelle.

Aux frileux de tout âge et de tout sexe, qui tiennent évidemment cette sensibilité morbide d'un sang appauvri, ce qu'il faut avant tout, c'est l'alimentation grasse et les stimulants énergiques.

Au déjeuner du matin, du beurre en épaisses tartines, saupoudré d'un mélange de sel et de phosphate de chaux qui lui donne, sans les désagréments, toutes les propriétés de l'huile de foie de morue.

Aux principaux repas, des viandes bien assaisonnées, du foie gras, des fritures de légumes féculents ou farineux, arrosées de bonne huile et fortement épicées.

Ce sont là d'excellents combustibles qui, promptement changés en sucre dans le sang et brûlés par l'oxygène, répandent la chaleur dans tous les tissus.

L'usage modéré du bon vin pur, une tasse de café chaud et bien sucré, quelques gouttes d'eau-de-vie, de cognac, ou de toute autre liqueur alcoolique, complètent avantageusement le régime quotidien.

Est-il besoin d'exciter l'estomac à l'absorption de ces excellentes choses ? On y parvient en prenant sous un petit volume, les extraits des toniques amers, parmi lesquels la gentiane, la centaurée, la noix vomique, le quassia.

Pour activer enfin la respiration, presque toujours en pareils cas, paresseuse et courte, il n'est pas inutile de prendre, matin et soir, une très petite quantité d'arséniat de soude granulé. (2 ou 3 milligrammes).

Excité par ce médicament, le poumon tour à tour aspire et souffle avec plus de force, et, comme le soufflet du forgeron, sous l'effort qui le met en jeu, rend aussi la combustion plus intense et plus vive.

Voilà ce que nous conseille le Dr Renegarde, et maintenant, frileux et frileuses, si vous avez froid, ce ne sera que de votre faute.

** Ce n'est pas dans le Sud-Africain que l'on se plaint jamais du froid, mais, en ce moment, grâce à la poudre, ça chauffe, ça chauffe plus que jamais.

L'Angleterre, avec sa confiance excessive, avait cru que la conquête du Transvaal serait une affaire de quelques jours, une simple promenade militaire, et avait décidé que l'on assignerait l'île Sainte-Hélène comme lieu d'exil, au président Kruger.

C'était très beau et très facile en paroles, mais ce Boer patriote ne semble pas du tout disposé à se laisser prendre et, par son énergie et son courage, s'attire le respect de tout le monde.

—Il en coûtera si cher aux Anglais, disait-il au commencement de la guerre, pour conquérir notre pays, que l'univers en sera stupéfié.

L'Angleterre, a dit un jour Bismarck, peu de temps avant sa mort, l'Angleterre trouvera son tombeau dans le Sud-Africain.

Que cette prédiction du chancelier de fer s'accomplisse ou non, il n'en est pas moins vrai que la situa-

tion est tellement grave que l'Angleterre se saigne à blanc pour envoyer renforts sur renforts, et que jamais, depuis des siècles, elle n'a mis sur pied une armée aussi nombreuse.

Et tout cela pour venir à bout d'un petit peuple dont le nombre est inférieur à celui de la population de Montréal.

Que se passe-t-il en réalité, là-bas ? Personne ne le sait exactement, car les Anglais, maîtres des câbles, veillent à ce qu'aucune dépêche ne passe sans avoir été soumise à la censure, et cette censure est exercée de telle manière qu'il ne nous arrive que des nouvelles favorables aux armes britanniques.

Malgré cela, cependant, le ministère de la guerre avoue les pertes suivantes :

	Tués	Blessés	capt.
Mafeking.....	30	75	22
Glencoe.....	48	210	208
Elandslaagte.....	51	213	..
Crocodile River.....	2	3	4
Rietfontein.....	12	104	2
Kimberley.....	17	33	32
Ladysmith.....	8	12	..
Fort Tuli.....	3	5	25
Farquhar's Farm.....	60	238	1,042
Belmont.....	50	247	..
Beacon Hill.....	13	64	9
Cheveley.....	3	26	78
Graspans.....	26	160	9
Modder River.....	77	391	7

Parmi les morts on compte : 1 général, 9 colonels, 8 majors, 9 capitaines et 21 lieutenants.

Et cette liste ne comprend que les pertes reconnues, comme je viens de le dire, par le ministère, jusqu'au 28 novembre, mais il est probable qu'elles sont beaucoup plus fortes qu'on ne le dit.

Quatre mille hommes hors de combat, sans compter les malades, la promenade militaire coûte cher et ce n'est pas fini.

L'ambassadeur américain, à Prétoria, dit que les Boers sont décidés à vaincre ou mourir et il sera bien difficile de les battre.

Mme Macrum, sa femme, écrit à une de ses amies : " Vous vous souvenez de la guerre hispano-américaine, eh bien, ce n'était rien. Je ne puis vous décrire la situation. Tous les citoyens, entre 16 et 60 ans, sont partis, et il ne reste ici que des femmes. Du côté des Boers, on ne cédera pas."

A Londres, le mécontentement est à son comble. On veut savoir la vérité et si, comme on le dit, les Anglais sont toujours vainqueurs, on se demande pourquoi le général Buller veut toujours avoir de nouveaux renforts.

En vérité, il y a bien de quoi être inquiet.

Le contingent canadien a été déjà éprouvé et c'est un Canadien-français qui est mort, en mer, en se rendant au Cap.

C'était un bon soldat et un bon fils.

** On vient d'inaugurer dans la cathédrale d'Orléans le monument élevé à la mémoire du célèbre Mgr Fréppel, ce bon Français qui, jusqu'à son dernier soupir, conserva l'espoir du retour à la France de l'Alsace.

Né à Obernay, (département du Bas-Rhin) il a ordonné dans son testament de conserver son cœur dans la cathédrale d'Orléans, jusqu'au jour où l'Alsace redevant française, il devra être transporté dans sa ville natale.

Mgr Touchet, son successeur, a prononcé à cette occasion un sermon qui a eu un grand retentissement en France, et dont les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ liront avec plaisir le passage suivant :

Aimons la France comme l'Eglise. Aimons son soleil, son azur ou son ciel gris ; aimons ses montagnes, ses fleuves et ses océans ; c'est son corps, cela, aimons-le : aimons son corps. Aimons son âme, aimons son passé, tout son passé, de Clovis le roi chevelu à Charlemagne, de Charlemagne à saint Louis, de saint Louis à du Guesclin, de du Guesclin à Jeanne d'Arc, de Jeanne d'Arc à Henri IV, de Henri IV à Louis le Grand, de Louis le Grand à Bonaparte, de Bonaparte à Mac Mahon, de Mac Mahon à Félix Faure. Dans ce passé, il y eut du bien et du mal mêlés. Le mal qui fut, repoussons-le ; le bien, acclamons-le. Aimons

son présent, les problèmes qui l'agitent pour essayer de les résoudre, ses douleurs pour les calmer, ses espérances légitimes pour les réaliser. Aimons cette bonté qui la porte du côté des petits et des déshérités. Aimons cette fierté qui la tourne vers son armée et la fait frissonner quand les clairons sonnent et que le drapeau passe.

Aimons sa foi native : aimons ses souplesses étonnantes qui lui permettent de rebondir d'un seul coup des abîmes où ses ennemis la croyaient perdue aux sommets d'où elle les domine de sa jeunesse renaissante. Oui, aimons la France ; c'est encore, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, le joyau de l'humanité pour les qualités qu'elle poursuit et pour les chimères qu'elle caresse !

Et maintenant, dormez votre sommeil, évêque. Nous ne le troublerons plus à moins que ne se lève l'aurore par vous indomptablement attendue, l'aurore qui éclairerait l'Alsace-Lorraine redevenue française. Alors nous reviendrons, suivant l'ordre que vous nous en avez donné ; nous prendrions votre cœur, nous lui ferions une couronne de lis, de roses et de lauriers. L'Anjou et la Bretagne se mettraient à sa suite ; les soldats et les prêtres, les pontifes et les peuples confondraient leur enthousiasme. Là-bas, à Obernai, l'Alsace entière nous attendrait. Le mont Sainte-Odile retentirait d'acclamations et de cantiques. Un air très doux passerait au-dessus des vignes, des boutons et des grands blés. Les frères trop longtemps séparés se reconnaissant signeraient de nouveau le pacte d'un dévouement sans fin ni limite à la France...

Ah ! ce serait un beau jour ici bas ! Et là-haut, monseigneur, votre éternité coulerait plus douce.

Dieu, père et maître des peuples, conduisez ces choses dans la paix et la justice ! Nous attendons, nous croyons, nous espérons !

Quel noble et beau langage ! Oui, la France est toujours, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, le joyau de l'humanité !

. Charles XI, roi de France, vient de mourir.

Celui qui se donnait pour tel, était l'aîné des fils du fameux Naundorf qui prétendait être Louis XVII, et trouva, même en France, des royalistes pour reconnaître ses prétendus droits.

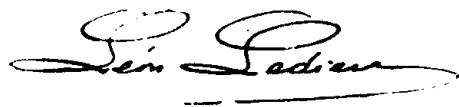
Charles XI publiait de temps à autre un manifeste qu'il faisait coller sur les murs et rentrait ensuite dans son obscurité.

Il fit cependant grand bruit en 1874, quand il intenta un procès à la famille des Bourbons, procès qu'il perdit, du reste, malgré les magnifiques plaidoiries de Jules Favre, républicain et avocat distingué, comme chacun le sait.

Depuis vingt ans, c'est le troisième roi de France qui meurt sans avoir eu le temps de s'asseoir un instant sur le trône : Henri V, Philippe VII et Charles XI n'auront donc pas de place dans l'histoire.

Il est probable que le prétendant actuel, le prince d'Orléans, dit Gamelle, n'aura jamais non plus l'occasion d'encombrer notre mère patrie d'une royauté dont personne ne veut.

Charles XI a eu une qualité qu'il faut lui reconnaître : il n'a pas coûté cher à la France.



UN ROMANCIER CANADIEN

Il y a un mois environ venait à mon bureau un tout jeune homme, porteur d'un grand cahier, une sorte de registre.

—Voulez-vous bien vous donner la peine de jeter un coup d'œil sur ce manuscrit et me dire votre opinion ? me dit ce jeune homme.

Le manuscrit était assez volumineux ; je n'avais pas l'esprit bien libre, la question du lendemain mettant toujours un terrible point d'interrogation devant mes yeux fatigués.

D'autre part, quelle autorité puis-je avoir en matière d'examen de productions littéraires ?—Ce que je dis à ce bon jeune homme. Je dis *bon*, parce que je vis tout de suite qu'il est réellement bon.

—Vous avez toujours encouragé les jeunes, me

dit-il ; je suis jeune (il a vingt ans à peine, en effet !) ; je suis Canadien, et vous aimez les Canadiens. Me repousseriez-vous ?

Oh ! non ; il savait sans doute que je ne puis repousser personne, que je n'ai jamais repoussé personne, Canadiens ou autres.

Pendant qu'il me parlait, j'avais lu déjà, et ne l'entendais plus, tant ce que je voyais m'attirait, m'intéressait.

Je vous entends me dire : " Qui est-ce donc, ce nouvel écrivain ? "

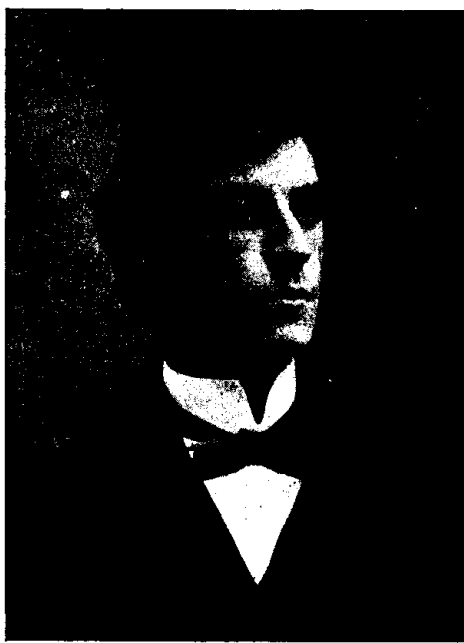
Il est un des rédacteurs de *La Patrie*, de Montréal, où il est entré à la fin de février dernier.

Il se nomme Rodolphe (nom que j'aime) Girard : il est né à Trois-Rivières, le 24 avril 1879 ; mais son nom patronymique a une allure acadienne qui me plut tout de suite.

Nos martyrs d'Acadie ! .

Est-il d'origine acadienne ?—Je ne le sais. Il a le regard franc et loyal de ce bon peuple ; il y a, dans ses yeux, comme une mélancolie... souvenir de 1755, l'époque terrible ?..

En 1891, il terminait son cours commercial chez les Frères des Ecoles Chrétiennes ; ces Ignorantins lui avaient tout de même assez enseigné pour qu'il osât concourir pour la médaille : il enleva cette médaille.



Cliché Laprés & Lavergne

En 1894, il était diplômé avec grande distinction, à l'Académie Commerciale Catholique de Montréal.

Vous voyez qu'il ne reculait pas pour décrocher médailles ou diplômes !

En 1897, il collaborait déjà au *Tristuvien*, mais ne terminait ses humanités, au Séminaire de Montréal, qu'en 1898, après de brillantes études partout, et après avoir remporté la médaille du gouverneur-général comte Aberdeen pour *éloquence française*.

Je ne m'étonne plus du plaisir que j'éprouvais à lire les premières lignes de son manuscrit !

A propos d'éloquence, je dois dire qu'il la possède presque innée : il s'exprime facilement, ne se laisse aucunement intimider par la foule.

Fera-t-il un tribun ?..

Il a parlé plusieurs fois déjà dans de grandes assemblées : il est pondéré, exact, ennemi de la hâblerie.

Ce n'est pas tout, cependant ; il fut reçu bachelier.

En 1899, il suivit un cours de philosophie, et "entre deux thèses, me dit-il bien simplement, je fis mon roman."

Son roman !

Et pourquoi pas ? Son roman est la glorification des plus belles vertus ; ce n'est pas un roman à la mode, commençant par des roucoulements quelconques pour se terminer par le mariage. Son roman est original, bien conçu, bien écrit.

Voulez-vous que je vous le prouve ? Vous serez de

mon avis rien que par le titre que je vous confie *Florence*.

N'est-ce pas que ce mot fleure par soi-même, et que son parfum vous grise déjà ?

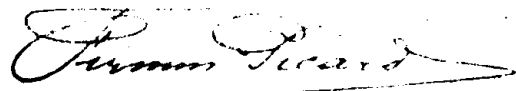
Mais vous verrez si je me suis laissé "entraîner par ma bienveillance pour les jeunes écrivains," selon l'expression d'un de mes amis ; ou "si je n'ai pas su juger du mérite de l'auteur," suivant ceux qui me blâment... et qui sont peut-être plus dans le vrai que mes amis. Vous le verrez, puisque *LE MONDE ILLUSTRÉ* va publier ce roman.

Dans tous les cas, j'augure toutes sortes de bonnes qualités à un jeune homme qui aime passionnément sa religion et sa patrie ; qui sait être loyal envers l'Angleterre en lui disant franchement que *jamais* il ne la suivra dans ses injustices ni ne versera une goutte de son sang pour elle ; qui ose se dire Canadien-français avec ces beaux et mâles accents que nous avons entendus de l'honorable ministre des travaux publics, M. J.-I. Tarte, figure énergique, résolue, valeureuse.

En ce temps de lâchetés, de compromissions, où l'on regarde le combat du haut du mont pagnote plutôt que de descendre crânement dans l'arène, il est bon de voir les jeunes relever la tête et dire comme nos ancêtres : " Je plie le genou devant Dieu, mais pas devant les puissants, surtout s'ils sont injustes ! "

Potius mori quam fedari !

J'ai repris ma plume en ces colonnes uniquement pour remplir un devoir envers notre nouvel auteur : j'ose espérer qu'il continuera à faire valoir le talent qu'il a reçu de Dieu. J'ai l'intime conviction qu'il fera honneur à sa patrie et qu'il saura toujours défendre noblement sa foi.



LE LAIT

(PASTELS ACADIENS)

*Sur l'aire de glaise battue
Où le soleil à son couchant
Met sa flamme rouge au tranchant
De l'outil revenu du champ,
La voix de tout travail s'est tue.*

*Yeux clos et membres assoupis,
Immobile au milieu de l'aire,
La vache attend que la fermière
A genoux, ait fini de traire
Le lait écumant de ses pis.*

*La femme presse les mamelles
Dont le jet siffle au fond du seau ;
Un restet, un coup de pinceau,
Le dernier, montre le cerceau
Au repos, des cornes jumelles.*

*Le jet cesse ; le lait remplit
La seille de la ménagère,
Et sa mousse tombe légère
Par-dessus bords sur la fongère
Dont la vache fera son lit.*

*Maintenant l'animal rumine
Derrière la porte aux ais lourds ;
Vers la maison où des bruits sourds
S'entendent, la femme à pas courts
Et le bras tendu, s'achemine.*

*Sur le seuil soudain lumineux,
La marmaille s'est approchée
Offrant à la seille penchée
La tasse en faïence ébréchée
Où s'épanche un lait floconneux.*



Le Baptême, le Mariage et la Mort, sont les trois actes du drame de la vie, annoncés par le son de la cloche, qui semble convoquer dans les airs de mystérieux spectateurs.—CHARLES JOLIET.

PUISQUE

*Puisque l'heure s'en va comme les feuilles mortes,
Et que l'espoir en nous luit ses derniers flambeaux ;
Puisque les vents d'hiver flétrissent à nos portes
Et la fleur du soleil et la fleur des tombeaux ;*

*Puisque les jours d'ivresse en trop vives cohortes
Passent sur nos fronts nus comme un vol de corbeaux ;
Et puisque tu nous prends, ô terre qui nous portes,
Notre cœur, deuil par deuil et lambeaux par lambeaux ;*

*Femme, muse, aimons-nous... buvons vos ambrosies,
Ayons des rêves doux comme vos fantaisies,
Sous les pourpres éclats de vos yeux embrasés !*

*Et lors, ne soyez-vous que grisette ou marquise,
Que plein de son amour mon cœur soit la banquise
Qui fondra sous les feux ardents de vos baisers...*

Arthur de Roubaire

AUTEUR ET ACTEUR

Suite et fin

(Traduit de l'anglais de Mary H. Tennyson)

—Allons, mon petit chou, cria Browne, lui faisant comprendre de se hâter. Dépêchons-nous, j'attends. C'est bien : je vous remercie infiniment. Maintenant allez-vous en retrouver Sophie.

—Eh ! mais où sont les gages, Browne ? demanda Warden, rayonnant de joie.

Prenant rapidement un morceau de sucre, le secrétaire le jeta dans la main étendue de l'enfant, et la poussa ensuite doucement vers la bonne ; mais l'orgueilleux grand-père était incapable de se retenir.

—Voyons, mon oiseau, dit-il tendant les bras. Oh, le vilain morceau ; dites-lui qu'il n'est qu'un pingre, mon bijou ! En voici un plus gros. Qu'est-ce qu'on dit ? Embrassez-moi. C'est bien, un bon becquot celui-là ; voilà un autre morceau pour votre peine. Mabel est une bonne petite fille, bien sûr, elle va bien embrasser M. Clinton maintenant, je parie.

Le malheureux jeune homme retomba au fond de sa chaise, incapable d'exprimer aucune protestation, mais Mme Somerset se leva, le visage empreint d'une juste indignation.

—Je ne le permettrai pas, père ! s'écria-t-elle ; c'en est trop, vraiment ! Sophie, emmenez cette enfant et gardez-la dans sa chambre.

La bonne se retira vivement et Warden soupira.

—Ma chère, dit-il d'un ton de reproche, vous êtes vraiment un peu... c'est bon, ça ne fait rien. Maintenant, Clinton, je vous en prie, continuez vos *dramatis personae* ; la conception du révérend monsieur est la partie pour moi, je présume ? C'est curieux que l'on pense que je puisse jouer ce genre de rôle, car on trouverait difficilement un homme plus modeste que moi ; de fait, je...

La voix de Clinton vibrat presque d'agitation tandis qu'il reprenait :

—Le suivant sur le programme est Frédérick Hammer ; Hammer est un jeune homme assez ordinaire. Warden tressaillit violemment.

—Mon cher, excusez-moi un moment. Vous venez de me faire rappeler. —Browne, le menuisier est-il ici ?

—Oui, tout est bien, ne vous inquiétez pas.

—Mais êtes-vous sûr qu'il ait raccommoqué le bureau et le fauteuil ?

—Oui, il y a longtemps ; tout est bien vous dis-je.

—Ah, très bien. Mille pardons pour vous avoir interrompu. Clinton, mais si je ne m'étais pas débarrassé l'esprit de cette affaire, mon attention aurait pu se distraire de votre pièce. Maintenant je suis parfaitement prêt.

—L'homme de pied vient ensuite, expliqua poliment Clinton : basse comédie.

—Bon ! Passez aux femmes, s'écria Warden brusquement ; pardonnez mes manières brusques, mon cher garçon, mais en ces matières le moins de mots possible c'est ce qui vaut le mieux.

—Je suis entièrement de votre avis, reprit l'auteur. Marjorie Findlater est une espèce assez drôle de fille : attrayante, mais créature d'impulsion doublée d'un tempérament ardent.

—By Jove ! s'écria Warden, une autre Evelyn Thompson !

—Excusez-moi...

—Evelyn Thompson est la principale femme de l'une de mes comédies. Vous vous rappelez ce caractère, Dolly ?

—Parfaitement, père, répondit Mme Somerset vivement.

—Il y aura une scène capitale dans cette pièce, continua Warden, étendant ses jambes fluettes et recommençant à faire sonner le contenu de ses poches, tandis qu'une ombre de désespoir s'étendait sur la face pâle et couverte de sueur de Clinton. Je le dis sans vanité, mais cette scène pétilla positivement de sarcasmes. Où est ce manuscrit, Dolly ?



Warden se leva et boutonna rapidement sa redingote. Page 517, col. 1

—Je n'en sais rien pour le sûr, père, répondit-elle, le cœur frémissant de sympathie pour le malheureux auteur.

—Mais, ma chère, vous devriez savoir, remarqua doucement l'inconscient directeur.

—Père chéri, reprit-elle suppliante, je le chercherai dès que M. Clinton aura fini, mais il faut qu'il continue. Voyez, le temps s'en va rapidement.

—By George ! c'est vrai ! En avant, Clinton. Nous comprenons les caractères, maintenant. La production de l'enfant me va. Ce sont de drôles de petites âmes : L'espièglerie de Mabel, ce matin, me rappelle la fois que Fraser nous fit visite. Vous vous souvenez de ce jour, Dolly ?

—Non, père, je ne m'en souviens pas, répondit Mme Somerset, comprimant ses lèvres charmantes d'un air déterminé. Voyons, M. Clinton, je vous en prie.

Tout frémissant, le malheureux Georges Clinton recommença, mais à peine avait-il prononcé les premiers mots, que sa gorge parut s'obstruer et qu'une pénible attaque de toux nerveuse s'empara de lui. Il venait de se remettre, et il épongeait encore son visage violacé quand, encore une fois, la porte s'ouvrit et Sophie réapparut, introduisant une dame.

—Mme Blunt, annonça la servante.

Poussant un mélodieux cri de plaisir, Humphrey Warden se leva.

—Mme Blunt ! s'écria-t-il d'un ton joyeux, tandis que l'auteur, à l'agonie, gémissait à part lui. Dolly, voici Mme Blunt. Je vous ai aperçue, l'autre jour, à l'exposition privée. Eh bien ! que pensez-vous maintenant de l'art britannique ? Quelles sont vos idées, à

présent, au sujet des mérites comparés des écoles françaises et des écoles anglaises ?

Un irrésistible désir de fondre en larmes s'empara de Clinton ; plaçant sa main sur ses lèvres tremblantes, il se leva vivement, marcha vers la fenêtre, regarda au dehors d'un air désespéré, s'efforçant de retenir les larmes qu'il sentait dans ses yeux. Mais lorsque la réponse de Mme Blunt lui parvint aux oreilles, son cœur s'allégea un peu. La dame parlait rudement et brusquement, avec un fort accent américain.

—Je ne puis discuter là-dessus, ce matin, M. Warden : je n'en ai pas le temps. Ma visite concerne Dolly pour affaire. Dolly !

Mme Blunt était une des favorites du directeur ; mais en s'apercevant que pour une fois l'objet de sa visite n'était pas de bavarder avec lui, elle lui devint tout à coup parfaitement indifférente, et, se retirant avec dignité, il dit, un peu froidement :

—Mme Blunt, vous m'excuserez de vous souhaiter le bonjour tout juste. Le fait est que ce monsieur, M. Clinton—Clinton s'inclina d'un air découragé, se disant que personne ne remarquerait l'état de ses yeux—ce monsieur est en train de me lire une pièce. Vivement Mme Blunt s'écria :

—Je regrette d'avoir interrompu, alors. Je ne resterai point longtemps. Dolly, rencontrez-moi cette après-midi.

—Vous voyez, Mme Blunt, continua le directeur, avec une douce sévérité, le temps d'un auteur est précieux. C'est ce qui doit me servir d'excuse pour vous mettre à la porte. Au revoir.

Clignant les yeux d'un air de bonne humeur, Mme Blunt se précipita vers la porte :

—Chez Marshall et Snelgrove, rayon des soieries, à trois heures précises, Dolly. Au revoir, tout le monde, ne bougez pas, personne.

La visiteuse se retira, en comprimant un éclat de rire. Pendant un instant, Warden eut l'air presque de mauvaise humeur, puis son visage se rasséréna de nouveau.



Le vent a changé, madame, dit Sophie.—Page 517, col. 3

—By George ! Comme cette petite femme-là parle, s'écria-t-il de bonne humeur. J'espère qu'elle ne m'a pas trouvé impoli, mais j'étais obligé de la faire s'en aller. Les femmes n'ont réellement pas la moindre idée de la valeur du temps.

—Oh, père ! s'écria Mme Somerset, tandis que Browne se détournait pour cacher l'amusement que que lui causait la mine du pauvre Clinton, déconcerté par l'étonnement. Mais Warden ne remarquait rien ; s'installant de son mieux, il continua en souriant d'une façon parfaitement inconsciente.

—C'est absolument vrai, Dolly, je n'ai jamais connu une femme qui se fit une idée de la valeur du temps. Je me rappelle un exemple très curieux de l'ignorance que ma femme avait du temps, Clinton.

—Père !

—Mon enfant, dit Warden d'un ton suppliant, quelle vilaine habitude vous avez d'interrompre ! Voilà encore une autre faiblesse de femme. Il semble littéralement impossible qu'une femme tienne son attention fixée ; son esprit s'éloigne invariablement du sujet. Eh bien, Clinton, en cette occasion particulière je remplissais le rôle d'un personnage. Je ne

paraissait que dans une scène, mais, je le dis sans vanité, cette scène faisait la pièce ; mon jeu d'exécution était aussi poli qu'une pierre précieuse. Où trouvez-vous ce genre de poli, aujourd'hui ? Eh ! Nulle part. Ce sont ces amateurs à la mode qui ont souillé le drapeau. Tenez, cette Mme Blunt, précisément, voudrait monter sur la scène. Quelles qualités a-t-elle pour cela ? La jeunesse et la beauté, répondez-vous. Accordé. Mais où est cette humilité, cette modestie qui plaît, ce doute de ses propres pouvoirs, sans lequel il ne peut y avoir d'art véritable ? Il n'y a pas d'homme, je le dis sans vanité, qui puisse lire un caractère mieux que moi. Je puis lire Mme Blunt. Mme Blunt croit en elle : par là-même elle n'est qu'une imbécile.

La table commençait à remuer, Georges Clinton avait tout à coup mortellement froid, et il tremblait involontairement sur sa chaise, la tête baissée et les yeux secs.

— Mon garçon, s'écria Warden, d'un air presque tendre, vous ne semblez pas à votre aise—mais pas du tout. Vous avez froid ?

— Mais non, vraiment, murmura Clinton, d'un ton rauque. Je m'en vais continuer, si vous voulez bien.

— Attendez un peu, ne vous hâtez point, répondit aimablement Warden. Il faut que vous approchiez du feu. On ne saurait vous faire justice tant que vous ne serez pas à votre aise. Venez par ici.

Le sang bourdonnant dans ses oreilles, Clinton se leva, et, marchant avec peine autour de la table, s'affaissa dans la chaise que Warden avait disposée pour lui. Alors, levant son manuscrit encore une fois, il s'écria, avec un tremblement dans la voix :

— La scène que vous m'avez entendu décrire. Entre Frédéric Hammer, portant un bouquet de fleurs.

— Ah ! s'exclama Warden, respirant d'un façon appréciative, ah ! vous aimez beaucoup les fleurs, Clinton ?

— Non, je ne les aime point, interjeta l'auteur désespéré, ses lèvres blémissant tandis qu'il froissait son manuscrit.

— Vraiment, voilà qui est étrange ! remarqua Warden, en se penchant vers lui avec beaucoup d'intérêt ; vous n'aimez point les fleurs ! *Well, well*, et moi qui les aime ! Pas amateur de fleurs, comme c'est drôle ! Mais, pour moi une rose est l'incarnation de la beauté. Et le lis donc ! La pureté symbolisée ! Les œillets, les primevères, les violettes ! Mais, moi, j'adore la nature sous tous ses aspects. C'est là que je puise mes pouvoirs tant d'auteur que d'acteur. Je suis un étudiant de la nature. Je le dis en toute humilité, mais dans mes pièces mes hommes et mes femmes vivent ; ce ne sont pas des marionnettes ; ce sont des êtres humains avec des âmes ! Tandis que sur la scène.—Combien de rôles m'avez-vous vu jouer, Clinton ?

Absolument écrasé par son amer désappointement, la cervelle étourdie et le cœur lui faisant mal, Clinton regarda son aimable bourreau, d'un air confus.

— Je n'en ai pas la moindre idée, bégaya-t-il.

— Mais vous connaissez ce qu'on considère comme mon plus grand effort ?

— Non, répondit le jeune homme faiblement, consumé qu'il se trouvait par une crainte terrible qu'il n'en sortirait jamais sans éclater tout à fait.

— Oh ! mais réfléchissez, réfléchissez, mon garçon, continua Warden avec énergie. Il y a sir Peter, sir Anthony-Absolute, Touchstone.

La pendule commença à sonner ; Clinton ne put réprimer un soupir de souffrance.

— *God bless me*, qu'est-ce que cela ? s'écria Warden. Pas midi, bien sûr.

— Si, parfaitement, dit Browne, d'un ton gouailleur.

Mme Somerset gardait le silence, mais elle regardait Clinton avec un air de sympathie qui lui amenait presque les larmes aux yeux.

Warden se leva et boutonna rapidement sa redingote.

— *Dear ! dear !* dit-il, je regrette beaucoup, mais il faut que je m'en aille. J'ai arrangé une répétition pour midi, et je ne fais jamais attendre. Cela me peine vraiment que nous ne puissions finir la pièce. Pour-

tant, elle commençait d'une façon capitale. L'enfant, les tableaux, les fleurs, tout de première classe ! Frais et inconventionnel, c'est ce qu'il nous faut aujourd'hui. C'est ainsi que j'ai fait mon chemin. Je suis inconventionnel ; de fait, il n'y a pas d'acteur comme moi. Je combine le fini de l'ancienne mode avec le va-de-l'avant moderne. Je ne me vante pas, vous comprenez—je déteste cette sorte de chose—c'est un fait. Voyons, Browne, arrivez, il faut que je vous parle. Au revoir, Clinton, ajouta-t-il en donnant une chaude poignée de main à l'auteur interdit, au revoir ; j'espère que nous nous retrouverons encore, plus tard, quand je serai moins occupé : vous voyez ce qu'il en est aujourd'hui. Je suis bien heureux d'avoir fait votre connaissance. Je dirai à Moore que je trouve que votre pièce commence remarquablement bien. A tantôt Dolly. Au revoir, au revoir !

Ils étaient partis tous deux, mais Clinton ne pouvait parler. S'affaissant dans un fauteuil, il appuya sa tête bouleversée sur sa main.

— M. Clinton, oh ! M. Clinton, je regrette infiniment ; je ne sais que dire, bégaya Mme Somerset.

Rendu à sa situation, le jeune homme se leva et commença à rouler son manuscrit de ses doigts fiévreux.

— Ne dites rien, Mme Somerset, bredouilla-t-il en essayant bravement de parler d'un ton léger, ou plutôt ce n'est pas ce que je veux dire, mais cela n'a point de conséquence, je vous remercie.

— Mais si, cela a de l'importance, interposa-t-elle, oh, si le vent avait seulement été à l'est.

— Le vent à l'est ? répéta-t-il machinalement, je ne comprends pas.

— C'est le seul moment où l'on puisse lire une pièce à mon père.

— Vraiment !

— Quand le vent est à l'est, expliqua-t-elle très sérieusement, mon père est sujet à avoir des rhumatismes dans les mâchoires : parler dans de telles circonstances, le gêne.

— Je comprends, murmura Clinton avec regret : si j'avais su !

— Voulez-vous me laisser la pièce, demanda Mme Somerset, en rougissant gracieusement. Le vent peut changer d'un moment à l'autre, vous savez, et je vous promets que je ne laisserai pas passer une occasion.

Un rayon d'espérance se montra dans les yeux décolorés de Clinton.

— Voulez-vous réellement dire, s'écria-t-il, que vous liriez ma malheureuse petite pièce à votre père, vous-même ?

— Mais oui, je le ferais.

La voix du pauvre Clinton trembla d'émotion.

— Vous me coupez la respiration, dit-il ; ce pourrait être le bonheur de ma vie si votre père acceptait la pièce. Je ne sais comment vous remercier.

— N'essayez point de le faire maintenant, murmura Mme Somerset en baissant modestement les yeux ; remerciez-moi quand vous viendrez chercher le manuscrit.

Le cœur de Clinton palpita soudainement, et un frémissement incompréhensible parcourut tout son être.

— Je puis revenir ? dit-il, très tendrement ; vous parlez bien sérieusement ?

— Mais oui, répondit-elle doucement, et j'espère que j'aurai de bonnes nouvelles pour vous.

— Oh, je ne m'inquiète plus de cela maintenant, s'écria-t-il malgré lui ; c'est-à-dire, tant que je puis venir en parler avec vous je serai plus que satisfait.

Un peu confuse, la dame tendit sa main.

— Au revoir, dit-elle d'un ton aimable, au revoir pour le moment ; j'espère que nous nous reverrons bientôt.

— Je l'espère bien aussi, répondit Clinton lui pressant légèrement la main ; au revoir, je ne puis vous exprimer toute ma reconnaissance. J'étais si désespéré, il y a dix minutes. Au revoir, au revoir.

Mme Somerset se tint près de la fenêtre, regardant jusqu'à ce que la grande figure de Clinton se fut évanouie dans la distance ; alors elle se tourna vers le feu et s'assit tenant le manuscrit dans sa main.

— Pauvre garçon, murmura-t-elle, pauvre garçon.

Quel bon caractère il a et comme il pose bien. Voyons sa pièce : est-elle habilement conduite ? J'ai presque peur d'y regarder, je regretterais tant de ne pas la trouver comme il faut. Ah ! Sophie, desservez les choses du déjeuner.

Ouvrant le manuscrit, elle parcourut rapidement la première page, tandis que la servante chargeait le plateau d'assiettes et de plats : elle lut rapidement pendant quelques minutes, et alors sa physionomie commença à s'épanouir.

— A la bonne heure, s'écria-t-elle involontairement. Capital ! vraiment, c'est étonnamment drôle. Oh ! Sophie, je vous en prie, cessez de faire cet affreux bruit. Enlevez cela tout de suite.

— Et à quelle heure Miss Mabel doit-elle sortir, madame ? demanda Sophie.

Mais Mme Somerset ne répondit pas, et la bonne éleva la voix.

— La nourrice demande à quelle heure il faut que Miss Mabel sorte prendre sa promenade ?

D'un geste impatient, Mme Somerset secoua sa tête charmante :

— *Good gracious !* Sophie ! allez-vous en et ne m'ennuyez pas, cria-t-elle.

Sophie leva les paupières d'un air étonné et allait fermer doucement la porte, quand Mme Somerset leva brusquement les yeux.

— Sophie, dit-elle d'un ton agité, de quel côté est le vent, à présent ! Il m'a semblé entendre battre la fenêtré. Allez-voir, vite !

La bonne traversa la salle, tandis que sa maîtresse continuait entre haut et bas :

— C'est réellement étonnamment bien ! Pauvre garçon, comme il a dû se sentir désappointé. Et comme il était modeste, aussi. Mon père doit la prendre, et il la prendra. J'espère que nous ne le garderons pas longtemps en suspens. Eh bien ! Sophie ?

— Le vent a changé, madame, dit Sophie : pauvre monsieur, il va s'en apercevoir à son visage : il est à l'Est.

Mais Mme Somerset n'exprima aucune pitié pour les souffrances de son père. Pressant le manuscrit contre son sein, elle regarda la bonne étonnée et murmura avec transport :

— A l'Est ! déjà à l'Est ! Oh ! que je suis contente !

LES NOCES D'OR

*Te souvient-il du jour, ma mie,
Lorsque mes yeux cherchant tes yeux,
Alors que tout s'ouvre à la vie ;
Et la rose, et l'étoile aux cieux !*

*Le printemps paraît la nature ;
Le lys moins pur que ta bonté,
Semblait ta plus belle parure
Toute blanche dans sa beauté !*

*Ton sourire encor si suave
Est le plus doux de tes attraits,
Dont j'ai toujours été l'esclave
Soumis au charme de tes traits.*

*J'en ai gardé la souvenance
Jusqu'aux moments des noces d'or.
Lorsque je te vois si touchante...
Il me semble en rêver encor !*

*C'est la fête de l'hyménée,
En voici les plus belles fleurs ;
Tu t'en souviens ma bien-aimée ;
Dans tes beaux yeux, je vois des pleurs.*

*Ton cœur me dit tout bas : je t'aime...
Le mien redit plus tendrement :
Moi, depuis cinquante ans de même !
Comment peut-il dire autrement ?*

POUR LE DROIT !

La lettre suivante s'est trouvée dans une correspondance. Nous la reproduisons intégralement, en assurant à notre très illustre correspondant que nous faisons ce qu'il a désiré : il comprend.

A Sa Majesté François-Joseph I, Empereur d'Autriche, Roi apostolique de Hongrie, etc., etc.

Sire,

Votre Majesté, dans un récent discours prononcé à Schoenbrunn—si nous en croyons les journaux—aurait dit que que l'empire d'Autriche entendait garder une stricte neutralité dans la guerre de l'Angleterre contre le Transvaal.

Il a dû en coûter au cœur si noble, si chevaleresque de Votre Majesté de prononcer ces paroles que Vous avez été forcé de dire, à cause de ce que l'on appelle la raison d'Etat.

Ce fut cette raison d'Etat que Votre ministère invoqua en 1860 lors de l'attentat de Castelfidardo contre le meilleur ami, le Père de Votre Majesté, le très saint Pontife Pie IX.

Mais à cette époque, il Vous souvient, Sire, de ce détail tout intime montrant Votre grandeur d'âme, Votre attachement invincible à la cause du droit, même contre la force : après avoir amèrement déploré l'impuissance de l'empire redoutant Napoléon III, Votre Majesté qui porte le beau titre de Roi apostolique offrit son épée, sa vie à la Papauté en péril.

Combien fut touché de ce filial amour le Pape de l'Immaculée-Conception, nul ne saurait l'exprimer ; mais Vous savez, Vous, Sire, les bénédictions qui tombèrent sur Vous et les Vôtres de ses lèvres augustes. Il lui fallut aussi faire valoir, auprès de Vous, la raison d'Etat, pour Vous détourner de Votre magnanime projet.

Dieu Vous a éprouvé, il Vous a frappé dans tout ce que Vous aviez de plus cher : rappelez-Vous que le saint Pontife, que Vous invoquez comme Protecteur, fut la Croix de la Croix, la douleur dans le plus intime de son être.

Votre Majesté est attachée à la cause du droit, de la justice, Elle est le seul chef couronné pouvant les invoquer avec l'autorité que donne la religion catholique, une vie sans tache, sans défaillance, un passé glorieux : Votre Majesté, en effet, montrait dès 1848, à peine âgé de dix-huit ans et déjà accablée du fardeau de la couronne, son grand courage au siège de Raab, sa générosité envers Kossuth et les autres prisonniers politiques : il est un fait avéré, c'est que Votre Majesté eût toujours accordé grâce entière aux rebelles que, par raison d'Etat toujours, Vos ministres faisaient jeter en prison.

Que la raison d'Etat ; que surtout l'état actuel de la malheureuse Europe ; l'inertie de l'alliée naturelle de la dynastie des Habsbourg, la belle France, tristement tombée entre les mains de quelques énergumènes sectaires, haineux et aveugles, obligent de nouveau Votre Majesté de demeurer impassible spectateur de la force écrasant le droit, il n'en est pas moins vrai qu'il Vous reste une réelle mission à remplir.

Unie de cœur et d'âme au Vieillard du Vatican Vicaire du Dieu de paix, Votre Majesté, sans exposer ni son empire ni son sceptre, peut faire entendre des paroles de pacification, d'arbitrage même : qui s'en offenserait ?

Une telle proposition, venant d'un monarque vraiment catholique, en faveur des Boers qui sont huguenots, montrerait que seuls le droit et la justice animent Votre Majesté : le droit et la justice sont des principes immuables, attributs de la Vérité qui est Dieu ; il emporte donc peu de savoir quelle est la qualité de celui qui les a par devers soi.

Votre Majesté est très peu sensible à la flatterie ; quel titre de gloire ce serait cependant pour Vous, si Votre voix était entendue en faveur du brave petit peuple opprimé !

La reine d'Angleterre, qui n'a plus que quelques jours à passer ici-bas, eût acquis un titre immortel à l'admiration des peuples si elle eût abdiqué ; il existe, il est vrai, de très graves raisons d'Etat de ce côté étant donné ce qu'est l'héritier au trône.

Votre Majesté connaît assez la religion pour savoir " que la réussite ne couvre pas l'injustice " (*Syllabus*) et que le principe de non intervention fut l'abaissement de l'empire austro-hongrois et l'humiliation de la France.

Daigne Votre Majesté entendre cet appel qui lui vient de par delà les Océans, et croire au profond respect, à l'absolue soumission avec lesquels nous devons.

de Votre Majesté,

Le très humble et féal sujet,

(Signé) CARINTHIE.

Le 1er décembre 1899.

Pour copie conforme,

FIRMIN PICARD.

Le 5 décembre 1899.

LE PREMIER MORT DU CONTINGENT CANADIEN

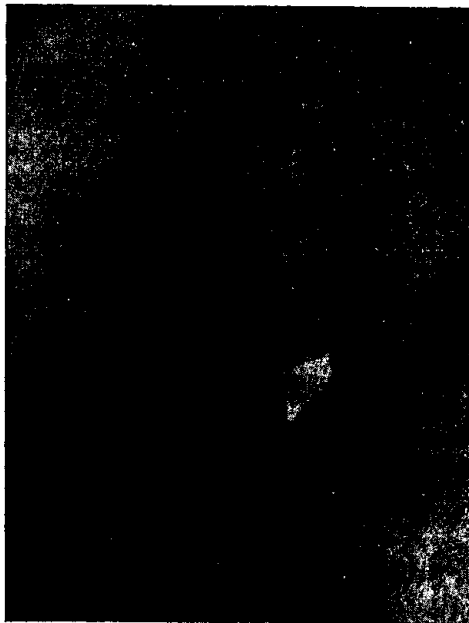
Le contingent canadien a eu sa première victime. Mort sur le champ de bataille ou au milieu de l'océan, c'était un courageux. Quand un homme va au-devant de la mort, quels que soient les motifs qui l'aient déterminé à agir ainsi, nous devons imposer silence aux bavards et saluer la mémoire du disparu.

Après ce premier sacrifice, espérons que les appétits gloutons de la terrible faucheuse seront satisfaits, et que le contingent canadien sera protégé par le Dieu des armées.

Donc, honneur à Deslauriers !

Cette mort, arrivée en plein Océan, me rappelle celle du premier mort, mort dans les mêmes circonstances, faisant partie des Bateliers Canadiens, lors de l'expédition du Nil, en 1884.

C'était un Indien, et comme les deux cas sont semblables, le lecteur me permettra de rappeler ce que j'écrivis à ce sujet.



PREMIER MORT DU CONTINGENT CANADIEN, M. DESLAURIERS

" Si les vents et les dieux nous ont été jusqu'à ce jour favorables, heureux augure pour le succès de l'expédition, j'ai le regret de vous annoncer que la mort nous a pris sa première victime. Cette terrible et sombre déesse est tellement affamée, qu'elle dévorait même ses propres enfants si elle en avait.

" Jalouse probablement de la mer qui semblait nous protéger, elle a voulu montrer sa supériorité ténébreuse, et elle a fauché l'un de nos nôtres. Un de nos voyageurs du Manitoba, un enfant de la forêt, Henderson, a payé son tribut à cette sombre souveraine, devant laquelle grands et petits s'inclineront un jour. Grâce à la bonne organisation pourvue par le gouvernement anglais, Henderson a eu tous les secours religieux et médicaux qu'il est possible de donner en pleine mer... Les funérailles ont eu pour témoin la Majesté de l'Océan. Je ne sais si vous avez jamais

assisté à pareille cérémonie, mais elle est empreinte d'un caractère de solennelle sévérité qu'on ne peut oublier...

" La fosse est toujours prête dans cet immense cimetière liquide, et la mer envoie ses plus belles vagues, semblables à des pelletées de terre, pour recouvrir celui qui semble nous dire : *Hodie mihi, cras tibi* !... On porte le corps sur le pont, et là, en face de l'océan, sous le regard de Dieu, devant cette immensité qui semble supporter la coupole du Ciel, le capitaine, quand il n'y a pas de prêtre ou de ministre, officie !... Il lit quelques prières, on chante une hymne, et, glissant sur une planche, enfermé dans un sac, accompagné d'un boulet, le corps est lancé dans les entrailles de la mer, profonde éternité qui n'a rien de comparable à celle qui nous attend tous !... Durant la cérémonie, le bâtiment est en panne, la cloche sonne le glas ; curieux, les oiseaux de proie, les vagues semblent s'arrêter, et la funèbre cérémonie finie, le bâtiment reprend sa marche, triste et dolente comme celle de gens sortant d'un cimetière.

" Cette cérémonie m'a fortement impressionné et, après ma prière unie à celle de tous les " voyageurs," je faisais la réflexion suivante : Pourquoi donc s'effrayer de cette sépulture ? Est-ce que la résurrection ne nous attend pas tous ? Il n'y a que les esprits timorés qui puissent se récrier contre une mesure d'une nécessité absolue, et si c'est une loi dure c'est surtout une loi très sage que de lancer ainsi un corps vers le rivage éternel."

Et comme je disais dans ces lignes un dernier adieu à Henderson, j'en dis un non moins respectueux et non moins envié au courageux Canadien, au brave qui fut Deslauriers, au vaillant soldat dont l'âme a quitté cette triste terre, emportée par la brise de la mer au milieu de la fumée et des détonations d'un peloton d'honneur.

LES DERNIÈRES FEUILLES

—Revenir, revenir ! A quoi bon ? elle s'en ira avec les dernières feuilles...

Et le docteur referma précipitamment la porte et s'éloigna, heureux d'en avoir fini mais regrettant bientôt d'avoir été si brutal, d'avoir enlevé tout espoir à la pauvre mère. Après tout, il fallait en venir là. La petite Lucette était perdue, bien perdue ; il avait déjà cherché délicatement à le faire comprendre, mais puisqu'on s'obstinait à réclamer ses soins devenus inutiles, il avait porté le grand coup.

Il avait été terrible le coup et la pauvre mère en était tombée brisée, anéantie. Elle l'aimait tant, cette enfant, cette petite fille blonde aux yeux d'ange, devenue sa seule affection depuis la mort de son mari ! Lucette était pour elle le monde, l'univers, la vie, et Lucette allait mourir dans quelques semaines... à la chute des feuilles.

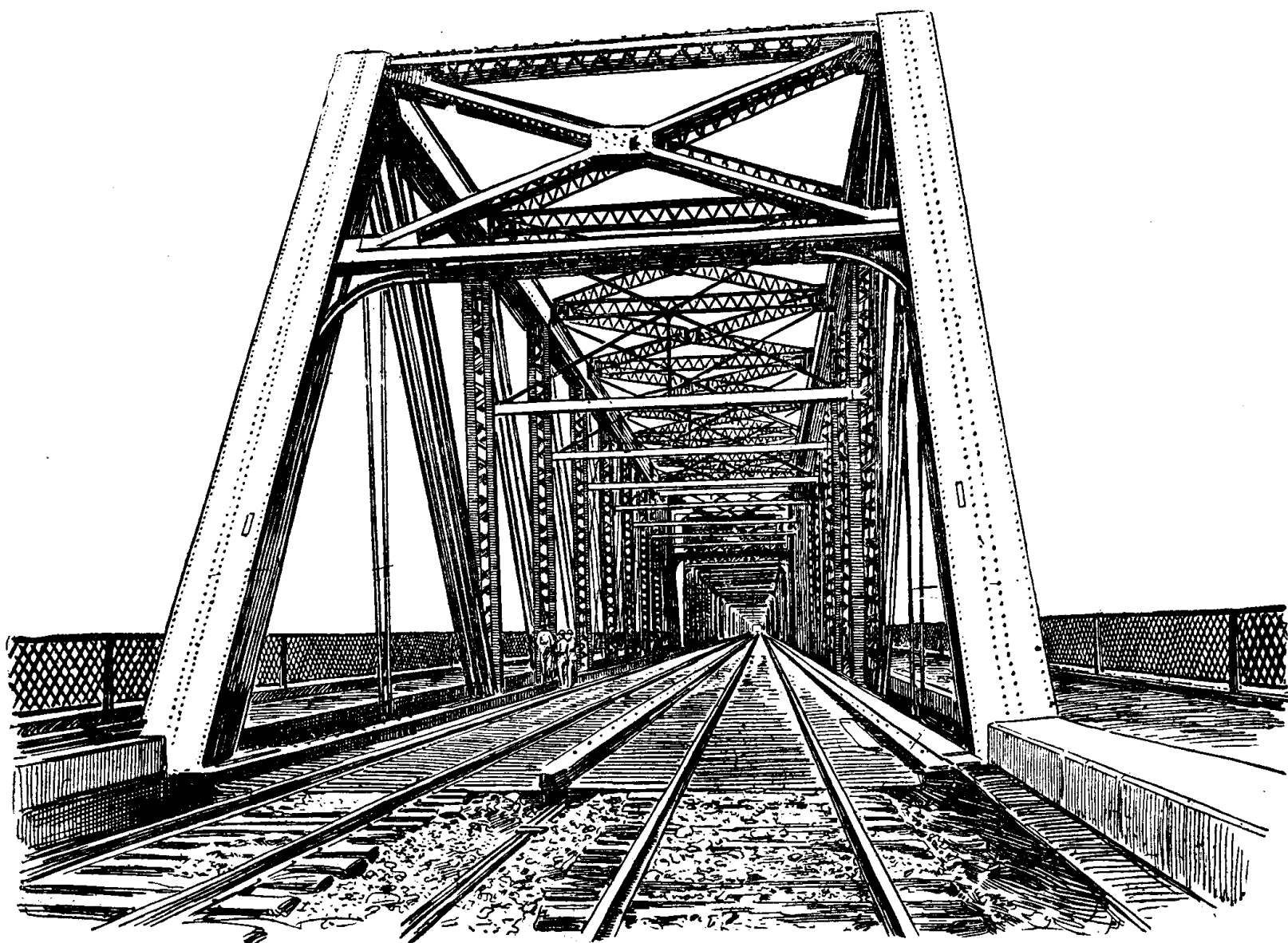
Pourtant, après la défaillance elle espéra encore, la pauvre mère. La nature humaine est ainsi faite qu'elle espère contre toute espérance, et l'espoir renaît plus facilement quand le soleil est chaud et brillant et que les oiseaux chantent sous le feuillage vert. Dieu ne pouvait-il pas faire un miracle ? La science est-elle infailible ?

Ce miracle, elle l'attendait avec une ardente foi, en berçant sur son cœur sa petite Lucette, et lui chantant de ces doux refrains que les poètes n'ont pas imaginés, mais que le cœur seul des mères a pu produire. Pourtant Lucette était plus mal ; ses grands yeux bleus rêvaient toujours, sa voix semblait éteinte, et ce fut avec une indicible angoisse que sa mère l'entendit un jour murmurer :

—J'ai vu une feuille rouge tomber dans le jardin, oh ! que je suis heureuse...

—Heureuse ! mais pourquoi, pauvre petite ?

—Parce que, mère chérie... oh ! ne pleure pas... quand les feuilles tomberont je m'en irai, moi aussi



MONTREAL. — Vue intérieure du pont Victoria terminé et maintenant ouvert à la circulation. — Cliché Laprés et Lavergne

vers ce grand ciel bleu où il y a des anges et de la lumière !

—Tais-toi, méchante, tais-toi ? Tu me fais mourir ! Non, tu vivras et nous irons bientôt toutes deux jouer sur l'herbe, au bord du ruisseau.

—Non, j'ai bien entendu, va, ce que le docteur t'a dit le jour où tu as tant pleuré. Ta petite Lucette s'en ira avec les feuilles, et elles tombent, les feuilles. Vois le grand pommier dans le jardin, il est tout rouge, plus rouge qu'hier, car je le regarde tous les matins. Je souffre, je souffre, et j'ai froid !...

C'était bien vrai, elles tombaient, les feuilles, une à une comme à regret, triste et fatale image de la vie. Les oiseaux ne chantaient plus, c'était l'automne.

* * *

Terrible nuit de novembre où le vent souffle avec rage, chassant devant lui des tourbillons de pluie et de neige. Là, dans le jardin, une femme, tête nue sous l'orage, belle comme une nymphe aux yeux des marins en péril, attache aux branches d'un arbre des feuilles que le vent a emportées. Elle travaille avec acharnement, luttant contre la tempête, toujours vaincue mais revenant à la charge.

Lucette n'a-t-elle pas dit le soir même : quand il n'y aura plus de feuilles dans le grand pommier, je ne t'embrasserai plus, petite mère, je mourrai...

Et le vent, à sa première rafale, les a toutes emportées, les feuilles, et la mère ne veut pas que Lucette revoie, le matin, le grand pommier avec ses branches nues, il faut qu'il y ait encore des feuilles pour que Lucette vive, souffrante, martyre même, mais qu'elle vive en attendant le miracle. C'est pourquoi elle les attache, les feuilles, dans cette nuit terrible, mais le vent les déchire et les emporte toujours. Ses doigts sont glacés et peuvent à peine se mouvoir, mais elle lutte toujours, c'est pour Lucette, mon Dieu ! Elle

sent ses forces l'abandonner, fait un dernier effort pour remonter à l'arbre mais retombe, épuisée, vaincue, évanouie.

* * *

La tempête est finie, le soleil se lève brillant, rayonnant, mais, dans le pommier, il n'y a plus de feuilles, et Lucette est morte dans son petit lit blanc.

Mathias Pilon

LE CERCLE JEANNE D'ARC

(Voir gravure)

L'alliance Nationale est une de nos plus belles associations de bienfaisance canadiennes-françaises de la province de Québec. Fondée en 1892, elle compte déjà plusieurs milliers de membres et possède une réserve de \$200,000. Elle a pour but, ainsi qu'il est énoncé dans sa constitution, l'union des catholiques parlant la langue française dans une commune pensée de secours mutuels et de progrès de leurs intérêts matériels et moraux ; Art. I des statuts.

L'association est composée de groupes appelés Cercles, détachés les uns des autres et possédant une certaine autonomie.

Le Cercle Jeanne d'Arc est presque entièrement composé de jeunes membres. Il a pour but de grouper nos jeunes gens sous les auspices de l'Alliance Nationale, afin de leur donner les moyens de se protéger et de travailler à leur avancement matériel, intellectuel et moral.

Il a été institué le 4 septembre 1894, avec un effectif de 38 membres qui s'est élevé depuis à deux cents.

Son état financier est prospère et il possède une réserve de \$2000 pour le soutien de ses membres malades.

Il a pris part à un concours de popularité au bénéfice d'une œuvre de charité dans la partie-est de Montréal et à un grand concours de recrutement entre les Cercles de l'Alliance Nationale. Il est sorti victorieux de ces deux luttes et a remporté deux magnifiques bannières dont une avait été offerte par le Président Général de la société, M. H. Laporte, en 1896.

Il possède un orchestre, un chœur de chant et une section littéraire et dramatique. Il a un bulletin : *La Feuille d'Erable* qui paraît tous les mois et renseigne ses membres sur les affaires du Cercle et de la Société.

Il a fait depuis qu'il est organisé un travail actif de propagande et rendu des services signalés à l'Alliance Nationale.

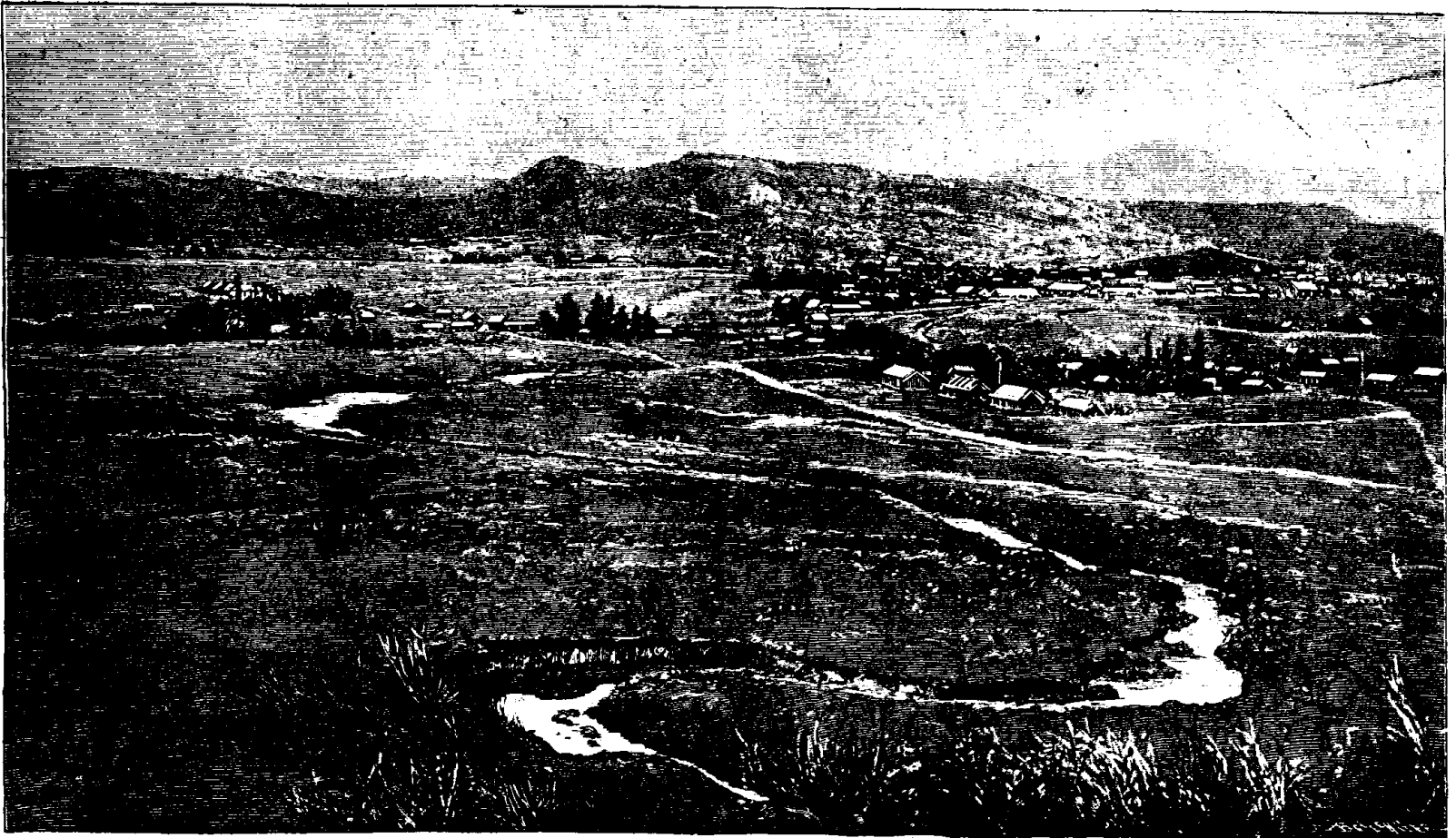
Etant composé de jeunes, on le considère comme le Benjamin de la famille et, à ce titre, il se plaît d'être aimé. En effet, on a souvent admiré chez lui cette ardeur, cet enthousiasme qui conviennent à la jeunesse dont un des plus beaux privilèges est de se passionner pour toutes les nobles et les grandes idées, et de les propager sans fausse honte ni calcul. Quoique jeune il a démontré plus d'une fois, à la satisfaction de ses aînés, que : " La Valeur n'attend pas le nombre des années."

Nous mettons tout notre espoir dans l'avenir, et l'avenir c'est ce vieillard qui passe souffrant et courbé sous le poids des illusions mortes. — MAGDA.

L'esprit de parti est l'esprit de ceux qui en ont peu : rien n'est plus difficile à guérir ; c'est un mal qui plaît au malade ; il lui épargne beaucoup d'embarras, car il dispense de réflexions pour examiner et de vertu pour agir. — Comte de Ségur.



LA GUERRE AU TRANSVAAL. — Femmes de Boers faisant le coup de fusil



VUE GENERALE D'ESTCOURT



LA GUERRE AU TRANSVAAL.—Les Gardon Highlanders en marche vers Elandslaagte

LECTURE A HAUTE VOIX

SON UTILITÉ

Quelques esprits prétendus graves vous disent : Tout dans l'enseignement primaire doit avoir un caractère sérieux et pratique. L'art de la lecture peut servir d'agréable complément à l'éducation des classes riches ; il peut former de beaux diseurs de salon, voire même des comédiens de société, mais à quel titre l'introduire dans le sévère et sobre programme des écoles primaires ? Ce que renferme ce programme s'appelle la grammaire, la géographie, l'arithmétique, l'histoire. Qu'ira faire dans une si austère compagnie, cet art si aimable, qui a toute la grâce mais toute la frivolité d'un amusement mondain ? A quoi servira-t-il aux fils et aux filles de fermiers, de paysans, d'ouvriers ? A quoi servira-t-il à leurs instituteurs ?

Il leur servira à mieux remplir leur rôle de maîtres et d'élèves.

Oui, certes, l'art de la lecture est un art agréable, mais c'est aussi, c'est surtout un art utile. Oui ! il a sa place marquée dans l'éducation élégante des classes riches, mais il doit entrer dans l'enseignement des classes populaires, sinon au même rang, du moins au même titre que la géographie ou la grammaire. Il n'est pas le privilège de quelques-uns, il est le besoin de tous.

Prenons des faits pour preuve. Les fonctions de l'instituteur primaire consistent à donner des explications, à lire des morceaux détachés, à corriger des devoirs tout haut : or, avec quoi lit-il, explique-t-il ? corrige-t-il avec sa voix, y a-t-il intérêt pour l'élève à ce que cette voix soit claire et juste ? Explications orales ou morceaux lus tout haut ne s'imprimeront-ils pas plus fortement dans l'esprit si la prononciation est nette, si le débit est approprié aux paroles ? C'est incontestable, car les mots ne sont pas tout dans le débit ; la musique des mots, l'accent des mots ont leur valeur, ils sont à la parole ce que sont les plumes à une flèche, elles la portent plus loin et plus avant.

Ce n'est pas tout. Les classes commencent à neuf heures et finissent à quatre ; soit six heures de travail, si l'on en déduit le moment du repas. Pendant ces six heures, que fait le maître ? Il parle. Ces six heures de paroles par jour, durant dix mois par année, et cette année se prolonge pendant dix ans, quinze ans, vingt ans, trente ans ! Quelle fatigue ! Quel métier ! Il y a donc pour le maître, intérêt de premier ordre, intérêt de santé, intérêt de vie peut être, à savoir se servir de son unique et fragile instrument de travail, à le ménager, à l'économiser, à le rendre capable de fournir à une si pénible et si longue besogne. Eh ! bien, un des résultats de l'étude de la lecture est précisément de vous apprendre à lire et à parler sans fatigue.

Quant aux enfants, un mot suffira. Quel est leur principal travail ? Apprendre des leçons et les réciter. Quel doit être leur but ? Apprendre des leçons le plus vite possible et les retenir le plus longtemps possible.

E. LÉCOUVÉ.

DESCRIPTIONS DES MODES

1. *Robe avec corsage garni en corselet.*—En drap violet foncé, cette robe est garnie de biais de moire noire avec engrelure de galons à picots, et de velours. Le corsage-doublure est recouvert de velours en mesure des échancrures du dessus. Les biais de moire garnissent les bords et forment la garniture sur 9½ pouces devant, 5½ derrière. Le corsage agrafe sur l'épaule et sous le bras. Col droit à forme cambrée. Jupe cloche garnie en tunique, montant à 14 pouces devant et continuant à 3½ pouces du bord inférieur.

2. *Robe de bal avec tunique courte.*—La tunique et la draperie du corsage sont en soie légère. Le fond de la jupe en soie, est recouvert d'abord d'une jupe de tulle uni, puis d'une jupe de crêpe-chiffon richement garnie sur 20 pouces de haut de 6 plissés de 3½ pouces chacun avec engrelures de ruchettes. La tunique, à bord à festons garni de ruchettes, recouvre le plissé

supérieur. Guirlande d'œillets de gaze rose avec feuilles brodées. Le dessus du corsage est tendu à plat dans le dos ; devant large pli plat. Berthe de 3 pouces garnie d'œillets. Ceinture et nœud d'épaule de ruban moiré de 3 pouce.

3-4. *Robe en drap avec garniture de dentelles. Boa de marabouts.*—Cette élégante toilette en drap satiné gris-argent est ornée de guipure teintée jaunâtre. Le corsage est entièrement piqué en plis-bises. La dentelle est doublée de crêpe chiffon gris ; l'empiècement a 4 pouces, le corselet 3½ pouces ; l'étoffe sera découpée sous l'empiècement et la manchette. Fermeture sur l'épaule et sous le bras ; col agrafé à la nuque. Manchette ajustée de 11 pouces de haut finissant par un volant qui recouvre la main. Jupe cloche ajustée aux hanches par des plis bises. Ceinture en velours étroit, entourant deux fois la taille.

5. *Robe de bal à corsage sans épaules.*—Les épaules seront remplacées par des barrettes en gaze et de ruban velours de ½ pouce assemblées à la hauteur de l'entournure par une boucle décorative. L'étoffe tendue sur la poitrine, sera drapée légèrement aux emmanchures. Manche froncée avec bracelets de velours. La jupe supérieure est bordée dans le bas d'un bouillonné de ruban. De chaque côté du lé devant trois rubans retenus par une boucle. Ceinture en crêpe.

LE PONT VICTORIA

(Voir gravure)

Ce pont, construit à deux reprises, on peut bien le dire, vient d'être ouvert à la circulation des voitures et des piétons. C'est le 1er décembre courant que cette ouverture s'est faite.

Le Grand Tronc a pris toutes les mesures de précaution possibles pour éviter tout accident : ce qui n'est que son devoir, mais nous le félicitons de l'avoir compris et accompli.

L'ancien pont était tubulaire ; le nouveau, construit sans empêcher l'ancien de servir, a 65 pieds de largeur, soit 49 de plus que le tubulaire ; celui-ci en avait 18 de hauteur et pesait 9,044 tonnes ; le nouveau a 40 pieds de hauteur et ne pèse que 2,200 tonnes. Le tubulaire avait pris deux ans pour être édifié ; le nouveau n'a pris que le même espace de temps, mais nous avons dit qu'on le montait pour ainsi dire *autour* de l'autre, et pendant que celui-ci continuait de servir.

C'est M. Jos. Hobson, ingénieur en chef du Grand-Tronc, qui a dressé les plans et conduit les travaux du nouveau, ce qui lui fait grand honneur.

HER MAJESTY'S

Une des plus jolies comédies modernes sera donnée, au théâtre Her Majesty, la semaine prochaine. *Three Little Lambs*, est le nom de cette désopilante comédie.

Cette pièce de M. Barnet est reconnue comme digne successeur des autres du même auteur, intitulées : *1492* et *Jack and the beanstalk*.

The Little Lambs vient de finir un engagement de six semaines à Boston, et le théâtre Tremont où elle a été représentée était bondé tous les soirs.

La compagnie qui joue *Three Little Lambs* a été organisée par M. Edwin Knowles pour l'interprétation de la comédie de haute classe, à son théâtre de la 5ème Avenue, à New-York, et aux autres grandes villes des États-Unis.

Nous y voyons les artistes les plus populaires et d'une réputation qui n'est plus à faire. Mentionnons en autres : Mlles Adele Ritchie, Nellie Braggins, Marie Cahill, Clara Palmer, Ida Hawley, et MM. William E. Phip, Raymond Hitchcock, W. T. Carleton, Edmund Lawrence, Thomas Whiffen, Harold Vizard, Tom Hadaway et Richard Ridgley.

L'homme a été créé avant la femme, parce qu'avant d'accomplir un chef-d'œuvre, il faut faire un brouillon.—CHARLES JOLIET.



—Mon p'tit Monsieur, quand on veut traiter quelqu'un de va-nu-pieds, on tâche d'en trouver qui n'aient pas de bottes.

JEUX ET AMUSEMENTS

LOGOGRIPE

En courant après la fortune,
Bien des gens perdent mon premier,
La vie à mon second n'est jamais importune,
A ses yeux elle est mon entier.

METAGRAMME

Sur trois pieds, j'arpente les champs ;
Changez ma tête, j'entre en rage,
Ou bien je mesure le temps,
Ou je suis animal sauvage.

ÉNIGME

Je voltige agréablement,
Je suis en fer, en diamant,
En or, en acier, en ivoire.
Oui, blonde, brune, blanche, noire.
Je suis utile aux fantassins,
Aux cavaliers, même aux marins,
Aux pantalons comme aux corsages.
Dans les villes, dans les villages,
On me voit à la tête, aux pieds,
Chez les selliers, les bijoutiers ;
Puis simple don de la nature,
Je siedo à l'aimable figure.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE N° 814

Problème chiffré. — Le sot ne comprend pas un homme supérieur, mais il le déteste.
Enigme.—Plume.

GRAVURE-DEVINETTE



Où est donc cette femme qui m'appelle ?

Wine-Cup, boisson pour lunchs.—Une bouteille de vin blanc—autant d'eau de seltz ; un demi-citron coupé en trois tranches ; un verre à vin de Madère, pas tout à fait rempli de curaçao ; mettre le tout dans un broc de cristal ; ajouter l'eau de seltz en dernier lieu. Faire rafraîchir ou glacer, avant de mélanger, et préparer seulement au moment de servir. Pour des soirées, ou des lunchs de mariage, on procède de même façon, en substituant du vin de Champagne au vin blanc.

LA MODE. — TOILETTES NOUVELLES



1. Robe avec corsage garni en corselet 2. Robe de bal avec tunique courte 3-4. Robe en drap avec garniture de dentelles. Boa de marabouts 5. Robe de bal à corsage sans épaules



La Peptonine

Aliment complet, pur, stérilisé pour les enfants, recommandé tout spécialement aux Mères de Famille.

Pourquoi ?

Parce qu'elle a été analysée et proclamée un aliment supérieur par les analystes officiels de l'Université Laval et du McGill.

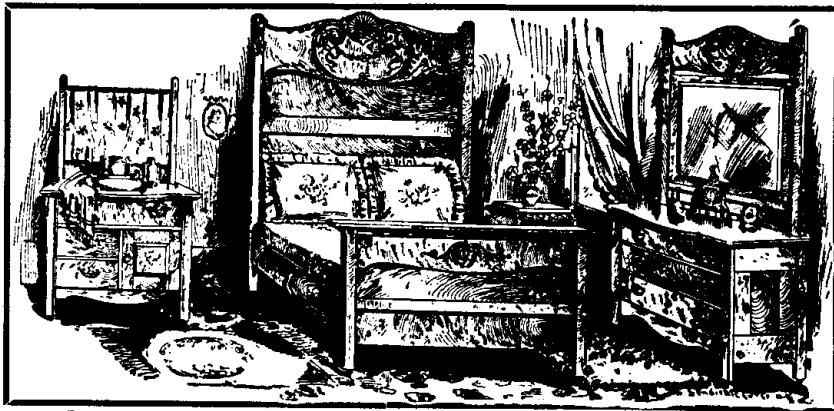
En vente dans toutes les Pharmacies et Epiceries.

GROS :

382 AV. DE L'HOTEL-DE-VILLE
MONTREAL
Tél. Bell East 1288.

Pour Entrer en Ménage,

Assurez le confort à votre compagne en choisissant dans notre immense assortiment de Meubles nouveaux, un



Mobilier

de Grande Apparence

D'un style original,
D'un genre distingué,
D'une durée garantie,

A un Prix Remarquable

de Bon Marché.

Et surtout rappelez-vous que d'ici au 15 Décembre, tous les acheteurs auront droit à un Gros Escompte Spécial. Les marchandises seront livrées à la convenance des clients. Nous tenons à recevoir votre visite.

N. G. VALIQUETTE, 1541, 1547, 1552, 1554, Rue Sainte-Catherine, Montreal.

LE "REGULATEUR DE LA SANTE DE LA FEMME."

UN TONIQUE PUISSANT

Dans toutes les affections du beau sexe, il est indispensable de faire usage de remèdes qui fortifient et n'affaiblissent pas le système. Il faut se servir de toniques. Un grand nombre, nous dirons même la plupart des remèdes prescrits dans ces cas ne sont pas des toniques; ils n'en ont aucune des propriétés, et ne contribuent qu'à affaiblir davantage les forces de la patiente. Le "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière est un tonique des plus actifs, un apéritif et un digestif sans rival. Contre tous les troubles de l'organisme causés par le "Beau Mal," il est le Spécifique universellement recommandé et prescrit, et les guérissons qui lui sont dus sont nombreuses et étonnantes.

En vente dans toutes les pharmacies au prix de \$1.00 la grande bouteille ou écrire au Dr J. LARIVIERE, Manville, R. I.—Liste de questions concernant les maladies des femmes envoyées aux dames qui en font la demande.

— Il y a 12,000 milles de chemin de fer en opération en Afrique.

— On essaie de faire revivre le bas blanc, mais l'hiver n'est guère la saison pour cela. On voit quantité de jolis bas écossais, rayés et même chinés d'un effet ravissant. Assorti à la toilette, le bas de couleur est toujours joli et ajoutons surtout très seyant à la jambe, beaucoup plus que le bas blanc.

IL FAUT Y VOIR

Dangereuses entre toutes sont les affections des voies respiratoires, le *Baume Rhumal* les guérit infailliblement.

GUERIT LE RHUMÉ EN UN JOUR.

Prenez les LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS. Tout pharmacien vous remettra voire argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's. sur chaque boîte.

UN NOMBRE INFINI

De voix proclament la supériorité du "VIN MORIN CRESO-PHATES" pour toutes les maladies de la Gorge ou des Pouxons. Prenez-le sans délai. La grande vogue de cette préparation sans égale, a fait naître une foule d'imitations ridicules, sans aucune vertu curative, méfiez-vous en. Exigez formellement le "VIN MORIN CRESO-PHATES". Vous le trouverez en vente partout.

CONTRE LE MAL DE TETE ET LA MIGRAINE

On a imaginé contre le mal de tête et la migraine des centaines et des centaines de remèdes, lotions, compresses, liniments, crayons magiques, tubes anti-migraineux, etc., etc. Chacun de ces remèdes a été successivement essayé par les malheureuses femmes ou jeunes filles qui sont plus spécialement sujettes aux migraines et aux maux de tête et qui endurent, de ce chef, d'intolérables souffrances. Or, la plupart de ces migraines, de ces maux de tête résultent tout simplement de la faiblesse, de la pauvreté du sang. Aussitôt que le sang a retrouvé dans un régime approprié les éléments qu'il a perdus à la suite de fatigues, de chagrins violents ou d'autres causes, le mal de tête et la migraine disparaissent aussitôt. Ce résultat très simple sera obtenu par un régime de six semaines à deux mois aux Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard. Elles se vendent 50c la boîte dans toutes les pharmacies et à la Cie Médica e Franco-Coloniale, dont L. R. Baridon, pharmacien, 202 rue Saint-Denis, est le représentant attitré au Canada.

The Jones Umbrella "Roof"



Recouvrez votre Parapluie
Ne jetez pas votre vieux parapluie; renouvez la couverture pour \$1.—ceci ne prend qu'une minute.—Pas de couture. L'homme maladroit y réussit aussi vite que la femme habile.

Dix Jours d'Essai Gratis. Envoyez-nous \$1 et nous vous expédierons par la poste, FRANCO, une couverture en "Soie Croisée Union," une "Couverture Ajustable," de 26 pouces (28 pcs \$1.25; 30 pcs, \$1.50). Si la couverture ne vous convient pas, retournez-la A NOS FRAIS et votre argent vous sera rendu par la poste. Pas de questions.

QUOI FAIRE—Prenez la mesure en pouces de votre vieux parapluie. Comptez le nombre des baleines extérieures. Mentionnez si le manche est en bois ou en acier. Instructions complètes envoyées avec chaque couverture. Notre liste spéciale de prix sur différentes grandeurs et qualités envoyée sur demande. Demandez notre brochure: UMBRELLA ECONOMY, expédiée gratis. Votre couverture de parapluie étant hors d'usage, vous serez content de savoir ceci.

THE JONES-MULLEN CO., 396-398 Broadway, New-York.

La santé Quotidienne.

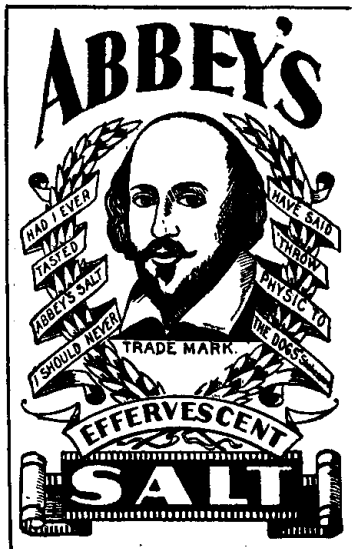
Le succès en ce monde n'est que pour l'homme bien portant. Le travailleur tourmenté par la maladie ne peut réussir. Vous pouvez avoir la santé tous les jours, d'un bout à l'autre de l'année, si vous prenez tous les jours cet excellent préventif qui guérit aussi la maladie,

Abbey's Effervescent Salt.

Son usage constant donnera de la force à votre système et le maintiendra en bon état pour résister à la maladie. Abbey's Effervescent Salt est approuvé et prescrit par plusieurs des plus éminents médecins du continent européen et du Canada.

J. A. S. Brunelle, M.D., C.M., Montréal, Professeur de Chirurgie à la Faculté de Médecine de l'Université Laval; Chirurgien de l'Hôtel-Dieu, etc., dit:

"Je l'ai trouvé particulièrement efficace dans le traitement des dérangements du foie et des organes digestifs, et je considère que l'usage régulier d'une préparation de ce genre a une tendance marquée à prolonger la vie. Je m'en sers dans ma pratique d'hôpital."



LA MEILLEURE Machine à Laver

La plus simple, la plus durable, la plus perfectionnée, offrant des garanties parfaites.

Et la moins coûteuse.

Un enfant la manie sans fatigue, Elle ne déchire pas le linge, C'est la machine préférée, et des milliers de ces machines font la joie de nos familles.

Il n'est pas nécessaire de faire bouillir ni se servir de laveuse.

Venez examiner la machine et vous serez convaincu.

Se vendent AU COMPTANT ou bien PAYABLES A LA SEMAINE.

Tordeuses neuves, posage de rouleaux et réparations de tordeuses faites promptement et à des prix modérés. S'adresser à

A. HOULE, Propriétaire,
1171 Rue Ontario, Montréal.

succursale: 101 rue du Pont, Québec.



Embellissez votre teint.



Rien de plus facile que d'avoir un teint clair et rosé. Il suffit de prendre chaque matin un verre d'Eau minérale RADNOR qui purge le système de ses impuretés et donne au visage ce teint qui respire la santé et la force. L'Eau Minérale RADNOR n'est pas un remède, c'est un breuvage exquis, pétillant comme le champagne, réconfortant au possible et absolument inoffensif dans tous les cas; avec cette boisson, l'enfant grandit plein de santé, la personne bien se porte mieux, le malade se guérit et le vieillard y trouve un regain de jeunesse.

MON JOURNAL, Recueil hebdomadaire pour les enfants de 8 à 12 ans, illustré de gravures en noir et en couleurs, paraît tous les samedis. Le numéro, quinze centimes. Abonnements: Union postale, un an 10 fr., six mois 5 fr. 50. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro: quarante centimes. Abonnements: Union postale un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

—De tous les pays d'Europe, de nombreux volontaires partent pour le Transvaal où ils désirent combattre, vaincre ou mourir, dans les rangs des Boers.

—La bataille de Waterloo fut la plus sanglante des temps modernes. Sur le nombre des soldats qui y prirent part 35 pour cent restèrent sur le champ de bataille.

SON TEMPS EST PASSE

La toux, la coqueluche n'a plus rien à faire depuis que le *Baume Rhumal* est là.

**REMEDE DU PEUPLE
"BROMA"**

Guérit invariablement tous les maux amenés par le mauvais état du sang ou des nerfs affaiblis.

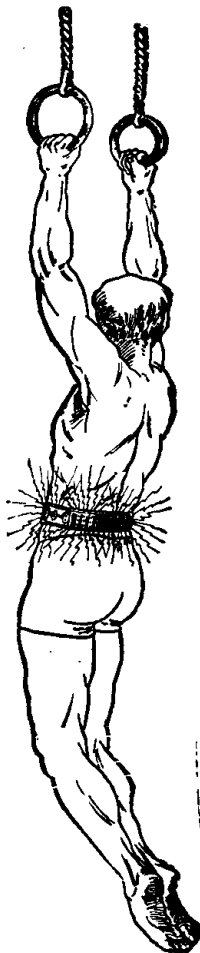
Goût agréable, prix des plus modiques, effets garantis, cure permanente. Se vend partout.
Méfiez-vous, n'acceptez aucun substitut.

UNE MINE D'OR "PILULES CARDINALES" DU DR ED MORIN

Toutes les personnes pâles et faibles, les filles travaillant dans les ateliers, et en général pour les personnes prises de pauvreté du sang ou ayant besoin d'un bon tonique. Se vendent chez tous les marchands de remèdes. Ecrivez-nous si vous ne les trouvez pas.

EN CONVALESCENCE

Après une longue maladie, ou après une maladie aiguë qui a mis à une rude épreuve les forces d'une personne malade, la convalescence marche avec une certaine lenteur. Il s'agit de fortifier la malade, de régénérer son sang, c'est à dire de lui rendre les éléments qu'il a perdus du fait même de la maladie, en lui faisant prendre pendant six semaines ou deux mois—suivant le degré d'affaiblissement constaté—des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard. Leur efficacité est merveilleuse. Leurs vertus souveraines. Au bout de peu de temps, on verra les forces revenir; on verra renaître à l'existence des personnes dont souvent, faute de soins intelligents, la santé est absolument compromise et que les merveilleuses pilules ramènent rapidement à la santé. En vente dans toutes les pharmacies, 50c la boîte et à la Cie Médicale Franco-Coloniale, dont M. L.-R. Baridon, pharmacien, 202 rue St-Denis, est le représentant attitré.



Nerfs Vigoureux

Lorsqu'un homme s'est affaibli par des indiscretions ou des excès, il s'ensuit une débilité de toutes les organes du corps.

Les drogues ne peuvent guérir cet état. Elles stimulent trop. J'ordonne alors l'Electricité, parce qu'elle reconstitue et fortifie tous les organes également. Ce n'est pas un stimulant. Mon invention — la Ceinture Electrique du Dr Sanden — est la meilleure méthode pour appliquer l'électricité, parce qu'elle s'emploie la nuit durant le sommeil.

Le flot continu du courant galvanique agréable et fortifiant fait son œuvre. Au-delà de 6000 personnes ont témoigné de ses propriétés merveilleuses durant l'année 1898. Envoi gratuit d'une petite brochure bien emballée, laquelle explique tout. Venez me voir pour une consultation gratuite.

Dr M. SANDEN

N° 132 rue Saint-Jacques, Montréal

HEURES DE BURFAU: 9 A 6 — LE DIMANCHE 11 A 1.

Une Coutume à Noel

Suivie par un grand nombre de maris et d'épouses c'est de s'offrir l'un à l'autre quelque meuble à titre de cadeau de Noël. Certainement ce meuble devra être acheté soigneusement et où vous pouvez avoir la meilleure valeur pour votre argent. Nos meubles sont faits à la fois pour l'utilité et comme pièce d'ornement.

RENAUD, KING & PATTERSON

BAS DE LA VILLE:
No 652 rue Craig

HAUT DE LA VILLE:
No 2442 rue Ste-Catherine
(Près Stanley.)

Monuments Funéraires

En Marbre et Granit. -- --

Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières.—Tous Genres. -- --

J. Brunet, Côte des Neiges

Propriétaire de Carrières de Granit Rouge, Rose et Gris.

Trestler, Globensky & Martel,

...DENTISTES...

No 1920, rue Ste-Catherine,
Montréal



HÉMORROIDES

N'oubliez pas que le seul remède infallible à la guérison et la cure permanente des Hémorroides c'est

Le Célèbre **ONGUENT ANTI-ASAPHE**

du Prof. N. CODERRE

Prix 50c et \$1.00. 191 RUE BEAUDRY Essayez-le.

Cher Monsieur,

Sorel, Décembre 1895.

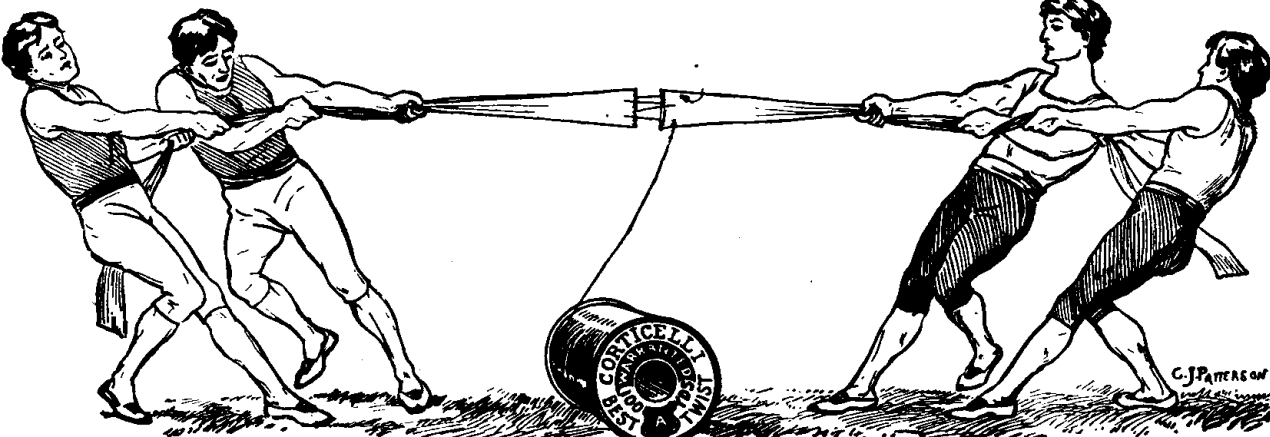
Après (5 ans) cinq ans de souffrances, j'ai été complètement guéri d'hémorroides saignantes en employant deux (2) boîtes du Célèbre Onguent Anti-Asaphe du Prof. N. Coderre, 191 rue Beaudry, Montréal, aucun autre remède n'avait pu me soulager.

(Signé) A. MAGNAN, Marchand de Provisions.

Aucune couture, si forte qu'elle soit, ne peut faire oublier son point faible. Si elle est faite avec du lin ou du coton, extraits de fibres courtes, parsemés de nœuds ou de défauts, cela équivaut à un défaut continu.

Avec le Fil de Soie pure à couture de Corticelli, lequel est fort, lisse, entièrement de qualité première, la couture sera aussi forte que l'étoffe et durera aussi longtemps que le vêtement. Inchangeable dans toutes les couleurs. Vendu partout.

Fuseau de 50 verges, 5 cts.



Fuseau de 100 verges, 10 cts.

La plus grande maison de Fourrures
du monde entier.


Choix
immense
 de Belles et Riches
Fourrures
 à 25% de moins
 que les prix
 du gros


Chs. Desjardins & Cie
 1533 à 1539, rue Ste-Catherine, Montreal

On Vient de Près et de Loin

Les Grands Préparatifs

que nous avons faits pour le commerce des Fêtes sont appréciés par la foule qui encombre notre magasin chaque jour.

Hâtez-vous de venir choisir les **Cadeaux** que vous voulez pour favoris.

Il y a du choix, de la variété, de l'originalité dans nos **Jouets, Tapis** de pianos et de table, en Soie. Dans nos **Gants** de toutes nuances et grandeurs. Dans nos **Mouchoirs** en Toile, en Soie, en Lawn.

Un Job de Mouchoirs en Soie, seulement 5 cents.

Nos **Parfums** sont exquis.

Voulez-vous investir dans des **Marchandises** plus dispendieuses. Arrêtez vous à nos **Comptoirs des Etoffes à Robes et Soieries**. Là aussi se trouve l'assortiment pour choisir une **Robe** qui fait toujours un **Cadeau** agréable à offrir comme à recevoir. Venez à notre magasin pour les bons marchés, pour la valeur de votre argent pour être servis avec honnêteté et courtoisie.

Archambault Freres

Angle Ste-Catherine et Amherst, Montréal.

Malades, Guérissez-vous !

" Mais comment ? " répondez-vous.

" Aux résultats vous reconnaîtrez le remède " comme

" Aux fruits vous reconnaîtrez l'arbre."

**PRENEZ
LES
PILULES
MILTON**

La prévoyante nature a mis à la portée de tout être vivant, une multitude de remèdes propres à chaque cas.

Au sang pauvre, elle vient de lui donner le plus précieux de tous les remèdes : **Les Pilules Milton**, une récente découverte qui fait honneur au Chimiste Milton. Grâce à la découverte de ce fameux médicament, le sang, cette grande source de la vie, est régénéré complètement et en peu de jours. **Les Pilules de Milton** offrent donc la **santé à bon marché**.

C'est le Remède Souverain contre la Débilitation et l'Anémie

Ce fléau de notre temps.

SI VOTRE SANG EST PAUVRE

prenez garde, le feu couve, il va éclater ! Un mal douloureux, impitoyable, mortel même, vous attend, il vous guette. Ne tardez pas. — Prenez de suite les **Pilules Milton**, le vrai et peut-être le seul remède qui puisse guérir et vous conserver à une vie de santé et de force. — Exigez-les de votre pharmacien. Prix : 25 cts la boîte ; 6 boîtes pour \$1.25 ; 12 boîtes pour \$2.50. Expédiées franco sur réception du prix.

La **MILTON DRUG COMPANY**, 824 rue St-Laurent, Montréal.

LE " VIN MORIN CRÉSO-PHATES "

Chasse les restes de la Grippe fortifie l'Estomac donnant une nouvelle vie au sang et aux nerfs.

Ancienne Lorette.

A M. M. DR. ED. MORIN & CIE, QUÉBEC.

Messieurs,

Laissez-moi vous remercier pour l'effet merveilleux de ce remède sans rival que vous préparez pour les malades souffrant de maladies de la gorge ou des poumons. Cette préparation qu'on appelle " VIN MORIN CRÉSO-PHATES," bien supérieure à tant d'autres qu'on pourrait appeler " VIN A LA CRÉOSOTE SANS EFFET."

Je suis heureux de certifier qu'une seule bouteille de votre " VIN MORIN CRÉSO-PHATES," m'a radicalement guérie de faiblesse et de débilité générale. Depuis plusieurs années j'étais exténuée par le travail, la fatigue et les soucis. J'avais souffert autrefois de la Grippe et je crois que cela était pour beaucoup dans ma débilité générale. J'en étais rendue au point de ne pouvoir plus faire mon propre

travail. J'avais consulté mon médecin ; pris tous les fortifiants en existence, moins celui qui devait me sauver. J'étais fortement découragée à la vue de mon état misérable. Je connaissais bien votre préparation, mais l'idée d'en prendre ne m'était jamais venue. Un jour une de mes bonnes amies me conseilla de prendre votre " VIN MORIN CRÉSO-PHATES," j'en pris en effet pendant quelque temps et je fus guérie. Je serai toujours heureuse de recommander votre célèbre préparation aux personnes prises de faiblesse ou de débilité générale. Que ceux qui doutent encore en fassent l'essai et ils en seront émerveillés.

MADAME HONORÉ L'HEUREUX.

Se méfier des imitations, elles ne valent absolument rien.

Exigez sans cesse le " VIN MORIN CRÉSO-PHATES." Se vend couramment.

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis.

MONTREAL

ÊTES-VOUS SOURD ?

La surdité à quelque degré que ce soit et maintenant guérie ; les sourds-muets seuls sont incurables. Méthode simple et nouvelle. Le bourdonnement cesse immédiatement. Spécifiez votre cas ; nous ferons un examen sérieux de ce cas et vous enverrons gratuitement tous renseignements.

Dir. Dalton's Aural Clinic,
596, AVENUE LA SALLE, CHICAGO, ILL.

Dr J. G. A. Gendreau.

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818.

HOTEL RIENDEAU

JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

Moderne et confortable

Prix populaires.

TELEPHONES : BELL, MAIN 1803. MARCHAND, 660

Bureau de Télégraphe : Great North Western et C.P.R.

Trente ans de Succès

GURISON CERTAIN

en 2 heures

des COLIQUES et NAUSEES

sans AUCUNE PURGATION

ni avant

ni après

du

L. KIRN

à l'Extrait dépuré de FOUGÈRE MÈLE PUR sans Calomel.

M. Kirn se garantit l'efficacité que des Opérations qui portent sa signature.

PARL. PHARMACIE HAVROU,
14, Boulevard Edgar-Québec
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

LE MONDE MODERNE

Grande Revue mensuelle, Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.30 ; trois mois \$1.20 : un numéro, 30 cts.

En vente à la librairie Fauchille.

ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris France.

Henry Morgan & Co., Colonial House

Carré Phillips.

Maison Fondée en 1845.

Ce grand établissement est maintenant préparé pour le commerce des Fêtes, et dans chacun des nombreux départements se trouve une ligne spéciale de marchandises adaptées à cette saison. Pour plus amples informations écrivez pour nos catalogues, lesquels seront envoyés gratis, sur réception d'une carte postale.

POUR NOEL.—BLOUSES EN SOIE.

Les dernières productions du marché de New-York sont maintenant exhibées.— Couleurs ; Bleu pâle, Bleu royal, Turquoise, Cerise, Violet, Rose et Blanc.

PRIX : DE \$9.50 A \$22.00.

Aussi une ligne supérieure. Taffetas noir **\$8.50 à \$18.00.**

Ces marchandises sont d'un ajustement parfait et sont aisément distinguées des lignes ordinaires.

ARTICLES DE COU, (pour Dames).

Grandes nouveautés dans les Echarpes, Boucles, Col, Ruchés, Gaufrés, Fichus, etc., dans toutes les plus nouvelles marchandises et derniers dessins.

Les dentelles sont en grande vogue, pour articles de cou ainsi que les soies Liberté, Chiffons et autres tissus légers.

Nouveaux dessins de Ruchés en soie Liberté, nouveautés en fait de Gaufrés et Ruchés noirs. Grand assortiment de mouchoirs de dames, ourlés, brodés et garnis d'imitation de dentelle et de véritable dentelle.

SOULIERS DE SOIRÉES, (pour Dames).

Albani, satin blanc ; Albani, kid blanc ; Adonis, cuir patent ; Albani, cuir patent ; Perlés, cuir patent, (straps) ; Opéra, cuir patent ; Albani, bronze ; Albani, perlés, (découverts).

Les ordres par la malle sont exécutés soigneusement. Echantillons envoyés.

Henry Morgan & Co., Montreal.

CHOSSES ET AUTRES

—L'effectif du général Buller, au Transvaal sera vers Noël de 95,000 hommes.

—3,000 personnes sont employées dans les grands magasins du Louvre, à Paris.

—Un jeune homme de Saint-Louis Missouri, ayant été tué dans une récente partie de football, le jury institué par le coroner a déclaré que ce jeu devrait être défendu.

—Le vicariat de l'Etat libre d'Orange, compte, d'après les " Missions catholiques ", de 1898, 5,600 catholiques sur 1,000,000 d'habitants. A part deux prêtres, les missionnaires appartiennent à la société des Oblats de Marie.

EXERCICES CORPORELS CHEZ LES JEUNES FILLES

Les jeunes filles, à l'âge de leur développement, ont besoin d'exercice physique et de grand air. Il en est, surtout dans la classe ouvrière, qui se donnent, par la force des circonstances, beaucoup d'exercice, mais qui, malheureusement, passent de longues journées dans une atmosphère viciée, dans un air empesté par toutes sortes de mauvaises odeurs et de miasmes de toute nature. A ce régime déplorable, leur constitution s'affaiblit, leur sang s'appauvrit, leur teint pâlit, les lèvres et les gençives au lieu des belles couleurs roses de la jeunesse ont une teinte grisâtre qui indique que, chez elles, le sang a besoin d'un aliment réparateur. On leur fera prendre régulièrement pendant six semaines des Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard et la santé leur reviendra comme par enchantement. Demandez les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard dans toutes les pharmacies, 50 cents la boîte, ou à la Cie Médicale Franco-Coloniale, 202 rue St-Denis, dont M. L.-R. Baridon, pharmacien, est le représentant attitré.

La Banque d'Epargne de la Cité et du District de Montréal

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de huit dollars et un bonus de deux dollars par action, sur le capital de cette institution, ont été déclarés et seront payables à son bureau principal à Montréal,

Le et après Mardi, le 2 Janvier prochain

Les livres de transfert seront fermés du 15 au 31 décembre prochain, ces deux jours compris. Par ordre du bureau des directeurs.

HENRI BARBEAU, Gérant.

Montréal 30 novembre 1899.



PLUS D'ASTHME

Oppression, Catarrhe,

PAR LES

CIGARETTES CLÉRY

et la POUDRE CLÉRY

Ont obtenu les plus hautes récompenses

Gros : D^r CLÉRY à Marseille (France)

Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Heures de bureau : 9 h. a. m. à 6 h. p. m. Tel. Bell Main 3391.

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 146 Rue Saint-Jacques

MONTREAL.

HOTEL ST. JAMES

THÉO. LANCTOT, Prop.

VIS-A-VIS
LE G.T.R.
ET PRES
DU C.P.R.

L'hôtel le plus moderne et le plus honnêtement conduit du pays. Confort parfait et à prix populaires.

LE RIFLE, ECZÉMA, MAL DE BARBE et toutes les maladies de la peau, guéris en peu de jours par la **POMMADE ANTISEPTIQUE DU Dr RAMEAU.** Guérison garantie. Dans toutes les pharmacies. Par poste, \$1.00. Pharm. Lecours, 370, rue Craig, Montréal.

La demande croissante pour le

Pin Rouge

DU SUD

du Dr HARVEY

démontre que ceux qui s'en servent, ont dit à leurs amis comment ils ont senti un

SOULAGEMENT IMMEDIAT

DE

Toux très obstinés

et cela sans déranger la digestion.

Bouteilles, bonne mesure, 25c.

CIE DE MEDECINE HARVEY

424 RUE ST-PAUL,

MONTREAL.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

Maison fondée depuis 25 ans

No 1712 rue Sainte-Catherine

Supplément du Petit Journal, et du Petit Parisien, \$1.25 franco par an. Un grand choix de journaux de modes, avec patrons, paraissant toutes les semaines au prix de 5 cents chaque.

Le Soleil du Dimanche, les Annales Politiques et Littéraires, le Journal Illustré, le Journal des Voyages et l'Echo de la Semaine, 5 cents chaque.

Le Panorama Salon 1899, au complet. Pièces de théâtre, Monologues, Chansons, Chansonnières, etc.

L'Exposition de Paris 1900, paraissant toutes les semaines, 15 cents le numéro.

Les amateurs de littérature trouveront aussi un grand choix de volumes à louer. Toujours en main les dernières nouveautés de Paris à des prix très réduits.

Une Poupée Grandeur Naturelle

Le linge des bébés habillera maintenant la Poupée.



Une des dernières nouveautés et qui plaira certainement aux petits. Par notre merveilleux procédé, nous avons reproduit une très grande Poupée, peinte à la main. L'exécution de cet ouvrage est scrupuleusement faite. Cette Poupée est faite pour être bourrée avec du coton, comme les directions l'indiqueront. La matière dont on se sert est un satin très fort qui ne déchirera pas — presque indestructible. On ne se sert que de couleurs à l'huile, qui ne s'altèrent pas. Au moyen du procédé Gussel, les pieds s'ouvrent en avant permettant à la Poupée de se maintenir debout seule. La Poupée a des cheveux d'or, des yeux bleus, des joues roses, le corps est en peau de chamois, les bas sont rouges, les souliers sont noirs.

se maintenir debout seule. La Poupée a des cheveux d'or, des yeux bleus, des joues roses, le corps est en peau de chamois, les bas sont rouges, les souliers sont noirs.

Gratis à quiconque vendra six de ces Poupées nous enverrons gratis, sans aucune dépenses, une de nos magnifiques peintures à la main 23 x 23. On peut aussi choisir dans plus de 30 modèles de dessins d'oreillers qui, une fois achevés, se vendent facilement \$3.00.

Chaque enfant aime une grande Poupée, mais, que dira-t-il d'une Poupée paraissant vivante. **Envoyé franco contre 50c.** Aussi ménage de Poupée, ameublements de salons (6 morceaux) 35c., chambres à coucher (3 morceaux) 35c. envoyés franco par la poste. On prend des timbres de 1 et 2c. ou bons postaux.

AMERICAN ART NOVELTY CO.,

No. 2 W. 14th St.,

New-York

UN PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPÉPSIE — MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES — ÉPOUVEMENT... avec les
PILULES AN. ONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes, 2 fr.
Ph^o MALAVANT, 18, P. des Deux-Points, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

VOTRE CHOIX A BAS PRIX !

Pôles à Rideaux, tous les genres.
Séchoirs à Rideaux.
Ustensiles de Cuisine, tous genres,
Peintures préparées,
Sherwin, Williams, pour intérieur et extérieur.
Escabeaux grands et petits.
Machines à Laver et Tordeurs.
Trappes à Rats.
L. J. A. SURVEYER
6 rue St-Laurent.

HOMMES FAIBLES

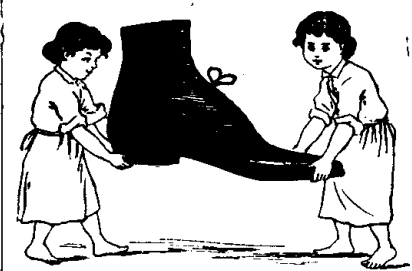


jeunes et vieux — Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité — faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES de JEAN

\$1.00 le flacon. Par la malle, cacheté, franc de port
Seuls dépositaires : Cie Médicale du Dr. Jean
Adressez : B. Poste Boîte 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Sainte Catherine et Saint Denis ; B. E. McGale, 2133 Notre-Dame ; C. O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth ; Jos. Contant, 1475 Notre Dame.



Les Besoins de la Famille

EN FAIT DE

CHAUSSURES

Nouvelles, durables et élégantes, ne peuvent être nulle part mieux satisfaites que chez

RONAYNE FRERES

2027 Rue Notre-Dame

CARRÉ CHABOILLEZ, MONTREAL

Tel. Bell main 472.

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année.

zette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements : Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécial, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

NOUVELLES A LA MAIN

La visiteuse.—Vous avez là un très joli bébé. Il a l'air très éveillé.
Le papa.—Oui ; la nuit surtout.

—Papa, je viens d'essuyer un affront !
—Tu as bien fait, mon fils, la prétendu avant tout.

La mère (à sa fille d'un ton de reproche).—Je suis étonné que tu aies souffert que ton fiancé t'embrasse.
La fille.—Aussi, maman n'ai-je pas souffert du tout.

—Si je venais à mourir, tu ne pourrais jamais avoir une autre femme comme moi.
—Eh ! qu'est-ce qui te fait croire que je voudrais en avoir une autre comme toi ?

Chez le coiffeur.
—Ah ! ça, mon ami, dit un client au garçon qui lui taille les cheveux, pourquoi donc me racontez-vous toujours des histoires de crimes épouvantables, des scènes horribles ?
—C'est bien simple, monsieur, cela fait dresser les cheveux, et le travail devient plus facile.

Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

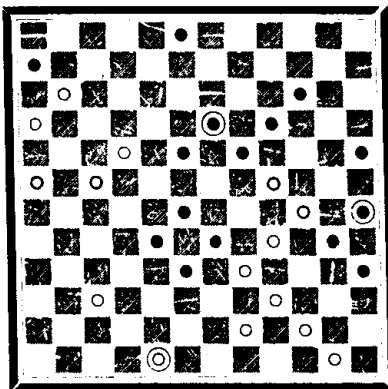
sans injections hypodermiques, ni publicité, ni perte de temps ni autre inconvénient quelconque en prenant la **CURE DIXON**. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions, par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux et voir ce que nous faisons ; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celles qui ne pourraient venir et en feront la demande, nous en verrons, gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant, J. B. LALIME, 572 rue Saint-Denis, Montréal.

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME No 238

Composé par M. T. Brunet, Montréal

Noirs—15 pièces



Blancs—15 pièces

Les blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 237

Blancs		Noirs	
60	54	47	60
45	38	32	56
48	41	36	47
58	52	47	45
59	53	60	47
42	36	29	42
54	48	42	53
37	32	26	50
69	62	56	58
31	25	19	32
43	37	32	43
55	49	43	56
71	64	58	60
72	46	gagnent	

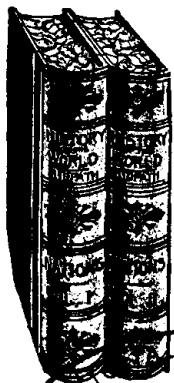
Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix : Une botte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance :
L. A. BERNARD.

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal.



U. PERREAULT

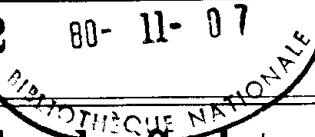
RELIEUR

40, Place Jacques-Cartier

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Réglage, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés.

20022 80-11-07



La Société Nationale de Sculpture
Au Capital Actions de \$50,000

La prochaine distribution d'ouvrages d'art se fera à Québec, **MERCREDI, LE 20 DECEMBRE 1899**, Au No. 175 Rue St-Jean, Québec.

1 Lot de.....	\$10,000
1 ".....	4,500
1 ".....	2,000
1 ".....	1,000
2 ".....	600
5 ".....	200
20 ".....	60
66 ".....	25
100 ".....	40
200 ".....	20
300 ".....	12
500 ".....	8

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots de.....	\$ 20
100 ".....	12
100 ".....	8

LOTS TERMINATIFS

999 Lots de.....	\$ 4
999 ".....	4

3,500 Lots valant \$49,742

Prix du billet : 25c, 50c et \$1.00. En vente partout.
Le tirage se fait en public.

ON DEMANDE DES AGENTS

Pour informations, s'adresser à M. T. Archambault, 175 rue St-Jean, Québec.



A L'ENFANT MALADE

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée—donnez-lui "DORMOL"—ce calmant merveilleux des enfants ! "DORMOL" pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme. PRIX : 25c.

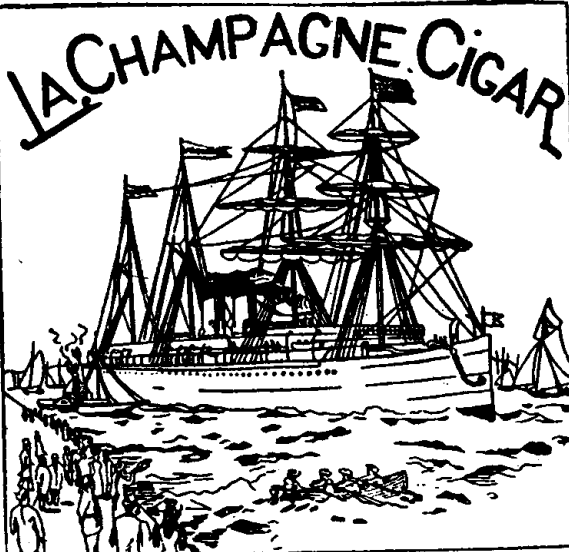
IL FAUT DORMOL !!!

FUMEZ LE FAMEUX CIGARE

...La...

Champagne

Préférés des connaisseurs—Fait du plus pur Havana—Supérieur à tous les autres cigares à 10c.



Dr Jos. Versailles

L. D. S.

Dentiste

2, rue St-Denis, Place Viger

Tel. Bell Main 2184.

SUCCURSALE

395, rue Rachel, coin St-Denis

Tel Bell East 846.

La succursale est ouverte : Le matin, de 7 à 9—Le midi, de 12 à 2—Le soir de 6 à 9.



Avant l'emploi. Après l'emploi.

POILS FOLLETS

Enlevés instantanément par le

BAUME MAGIQUE de CLEOPATRE

Prix, \$2 la bouteille

OU PAR L'ELECTROSESIS

Aussi Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la chevelure, cors oignons, incrustation des ongles soignée par

Mme GEO. TUCKER,

Chiropodiste pratique et Dermatologiste de la Figure à l'Institut du Bain Oriental

487 et 448 RUE CRAIG, vis à vis du Champ de Mars

TEL. BELL MAIN 3129.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

66,427

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

LES DRAMES DE LA JUSTICE

LES VICTIMES

(Suite)

Nous avons tenté de tenir tête à cet orage ; mais la persécution a pris des proportions telles que persévéralier était livrer sa vie. Un de nos fermiers nous prévint que l'on devait faire une descente, et nous emmener prisonniers... Le vieux Julien courut toute la nuit afin de nous avertir à temps. Il fit plus : il nous ménagea un moyen de quitter Civray sans être remarqués. Henri revêtit un habit de paysan, je jetai sur moi une mante d'artisan, et nous partîmes emmenant une carriole à bœufs, qui contenait nos objets les plus précieux. Quelques jours après, nous arrivions à Paris...

—Vous sera-t-il possible d'y demeurer cachée, Madame ?

—Je ne compte point y rester, Jeanne... Henri se trahirait vingt fois dans une journée. Sa franchise, son ardeur chevaleresque ne lui permettraient point de laisser s'accomplir sous ses yeux tant d'infamies et de crimes... Je ne puis sauver sa vie qu'en l'emmenant de France. Il consentira à cette expatriation pour ne point me savoir exposée...

—Monsieur le comte vous aime tant, Madame !

—Oui, c'est un grand, un noble cœur, rempli d'enthousiasme, de foi, de courage. Aussi pour le défendre contre ses entraînements, pour l'arracher aux périls qui le menacent, j'ai compté sur toi...

—Sur moi, madame la comtesse !... Que puis-je faire ? parlez, ma vie, mon sang vous appartiennent... Je vous dois ce que je sais, ce que je suis, ce que je possède, et je serai heureuse, bien heureuse, le jour où il me sera possible de vous prouver ma reconnaissance...

La voix de Jeanne faiblit en prononçant ces derniers mots, et la comtesse de Civray saisit les deux mains de la jeune fille.

—Ne parle point de reconnaissance, lui dit-elle, tout ce que je fis pour toi n'a peut-être abouti qu'à te causer une amère douleur... Et qui sait, si le jour où tu quittas Civray ?...

—J'en suis sortie le front haut, madame la comtesse ; le cœur rempli pour vous de tendresse et de respect... Ne m'en demandez pas davantage... Si j'ai mon secret, c'est assez que Dieu le connaisse... Vous avez dit que je pouvais vous servir, apprenez-moi, comment ?...

—J'ai tout combiné et ce sera fort simple : quant à ce qui nous concerne, je ne suis nullement inquiète de moi et de Cécile...

—Ah ! Mlle Cécile vous accompagne ?

—Naturellement. En fait de serviteurs, Robert seul nous a suivis. Tu connais le dévouement de Comtois, eh bien ! Robert est le digne fils d'un tel père. Il a commencé par nous découvrir, avec beaucoup d'adresse, un logement tranquille où, peut-être, nous défierons longtemps les *Observateurs de l'esprit public*, si je ne craignais, à toute heure, que l'indignation d'Henri ne se manifestât par des paroles dangereuses. Je dois le sauver malgré lui, en lui persuadant qu'il travaille seulement à mon salut. Voici donc ce que j'ai résolu : Tandis que Robert s'occupera de nous procurer des passeports pour la Suisse, nous viendrons chaque jour, chez toi, Cécile et moi, augmenter le nombre de tes ouvrières. On s'habitue à nous voir dans le quartier. Le soir nous rentrerons dans notre

logis, et nous y trouverons Robert, qui nous tiendra au courant de ses démarches.

—Jusqu'à ce moment, madame la comtesse, vous ne faites guère appel à ce dévouement dont vous voulez me demander des preuves.

—Je te l'ai dit, Henri seul m'inquiète. Je ne veux pas qu'il s'éloigne de l'asile que je lui choisirai dans une maison sûre.

—Madame la comtesse, dit Jeanne, quelle maison est sûre aujourd'hui ? Quelle hospitalité demeurera inviolable ? Ce que ne ferait pas la trahison brutale, la terreur l'inspire. Songez-y, qui recueille un suspect devient suspect à son tour... Et tout suspect se change en victime... La mort fauche vite, allez ! et toutes les têtes sont en jeu !

—La personne chez laquelle se réfugiera Henri est dévouée jusqu'à l'héroïsme.

—Et c'est ?... demanda la jeune marchande.

—Toi, Jeanne !

—Moi ! madame la comtesse, moi, vous voulez que !...

—Je veux que tu m'aides à sauver mon fils Henri, que longtemps tu appelas ton frère... Je te demande une preuve irrécusable de ce dévouement, dont tu m'as si souvent garanti la puissance... Après avoir brisé le rêve insouciant de ta jeune vie, je te supplie maintenant de ne plus voir en moi qu'une seconde mère, et de ne pas me laisser en vain pleurer à tes genoux.

—Mais Madame, c'est impossible ! dit Jeanne avec égarement.

—N'as-tu point une pièce séparée du magasin et de l'arrière-boutique ?

—Oui, une chambre à laquelle on monte par l'escalier de la cour.

—Où donne cette porte ?

—Sur la cour dont je vous parle.

—Et cette autre ?

—Dans un cabinet si petit qu'on y mourrait faute d'air.

—Eh bien ! Jeanne, tu céderas la chambre à Henri.

—Votre volonté sera la mienne, madame la comtesse, répondit Jeanne, en baissant la tête.

—Merci, Jeanne. Tu vois que j'avais raison de compter sur toi.

—Vous auriez encore raison, madame la comtesse, si vous me demandiez de verser mon sang pour vous.

—Merci, merci ! me voilà tranquille... Robert va s'occuper des passeports ; s'il échoue, tu mettras tes amis dans nos intérêts... Pendant ce temps, Cécile et moi, nous préparerons tout pour le voyage... Sois bénie, Jeanne... En récompense du sacrifice accompli par toi jadis, que Dieu te rende un jour heureuse !

—Je ne lui demande pas de bonheur... balbutia Jeanne.

—Ainsi tout est convenu ?

—Tout. Quand monsieur le comte usera-t-il de son asile ?

—Ce soir même.

—Ce soir ! vous n'y songez pas, madame ?...

—Au contraire, Jeanne ! le moindre retard me fait frissonner de terreur. Quelle raison as-tu pour reculer l'heure où je serai tranquillisée sur le sort de mon fils ?

—Mais ce soir je donne une petite fête pour l'anniversaire de ma naissance.

—Tant mieux ! à la faveur du mouvement, l'arrivée

d'Henri sera moins remarquée... Courage, mon enfant courage ! Tandis que tu sauveras mon fils bien-aimé, Cécile et moi nous prions Dieu pour toi du plus profond de notre âme...

—Voici la clef de la petite chambre, madame la comtesse... Dans la cour... l'escalier à droite, au dernier étage.

Au moment de quitter Jeanne, Mme de Civray fut prise d'un sentiment de reconnaissance et de tendresse qui lui fit ouvrir les bras ; Jeanne s'y précipita

—Adieu, ma vaillante, adieu, ma Jeanne !

Un sanglot fut l'unique réponse de la jeune fille ; puis elle relâcha le front, comme si l'énergie lui était revenue sous l'impression de cette caresse, et elle répéta :

—Madame la comtesse... à demain !

—A demain !

CHAPITRE II

DANS LE PASSÉ

Jeanne avait grandi loin de Paris, dans ce domaine de Civray dont le souvenir la poursuivait comme celui d'un Eden dont elle aurait été chassée ! Dans ses heures d'isolement et de lutte, elle tournait les regards de son âme vers cette demeure, et, les souvenirs amenant l'attendrissement, elle sentait une part de son fardeau s'alléger tandis qu'elle répandait des larmes.

Alors se réveillait le passé, ce passé si jeune et cependant si loin, et que, volontiers, elle aurait cru vieux d'un siècle.

Le château de Civray, bâti sous Louis XIII, avait une splendeur un peu lourde. Heureusement, la nature s'était chargée d'en égayer les aspects. Le parc, immense, plein d'ombre et de mystère, permettait de trouver, à toute heure, la solitude et la paix.

Dans son amour pour les beautés agrestes, telles qu'il plut à Dieu de les produire, la comtesse de Civray avait remplacé la régularité d'un jardin dû aux dessins de Le Nôtre, par une fantaisie plus jeune, plus franche, laissant à la sève des arbustes et à la fantaisie de leur feuillage le soin de créer des décorations imprévues, dans lesquelles les splendeurs des corolles et l'exubérance des branches faisaient des jardins de Civray un objet d'étonnement et d'admiration.

Jeanne avait grandi au château. Son père y était jardinier, sa mère tenait l'emploi de lingère. Tous deux moururent jeunes, laissant l'enfant toute petite. Aucun membre de sa famille ne la réclama, et la comtesse de Civray, la considérant comme un legs de deux fidèles serviteurs, la garda près d'elle.

Seulement, cette situation d'isolement, ce titre d'orpheline, changèrent à la fois la destinée de Jeanne et les projets de la comtesse.

Il parut à celle-ci qu'elle devait beaucoup à l'enfant. Si Jean et Marthe Raimbaut eussent vécu, ils auraient eux-mêmes choisi l'état de leur fille, préparé, fixé son avenir.

Dans la crainte de ne pas réaliser assez, la comtesse tenta trop.

Avant de consulter sa raison, elle laissa déborder son cœur.

Jeanne devint la compagne, la sœur d'Henri de Civray, plus âgé seulement de trois ans.

Celui-ci, dont la paresse faisait le désespoir de son précepteur, refusait souvent d'ouvrir ses livres et ses cahiers, si Jeanne n'assistait point à la leçon. On envoyait alors chercher la petite fille. Jeanne, le plus souvent, couvrait dans le parc, les cheveux au vent, chantant à pleine gorge comme un oiseau, luttant de vitesse avec les grands lévrieriers. Elle arrivait dans la salle d'étude, des herbes plein les boucles de sa chevelure blonde, les mains parfumées de menthe sauvage ou de thym, les joues fraîches comme le cœur saignant des grosses roses dont elle emplissait son tablier. Il semblait qu'elle apportait un parterre avec elle.

Dès qu'il la voyait, Henri redevenait docile.

Jeanne s'asseyait à la table, lisait dans son livre, apprenait la leçon, faisait le devoir, lui expliquant ce que le précepteur avait mille fois mieux dit, mais qu'il

n'avait point écouté. Henri prêtait toute son attention à Jeanne, et quand l'heure des devoirs était passée, il jetait papiers et volumes sur la table, lui prenait la main et criait :

—Courons dans le bois, maintenant !

Mme de Civray les suivait, heureuse, souriante, accompagnée par le prêtre chargé de l'éducation d'Henri. Elle questionnait le précepteur sur les dispositions, les défauts et les qualités de son élève.

—Ce sera un gentilhomme dans toute l'acception du mot, madame la comtesse ; il tiendra de son père, que Dieu vous a repris, une force de volonté indispensable aux hommes, et, de vous, les qualités de bonté, de générosité qui vous font chérir de ceux qui ont le bonheur de vous connaître. Le seul point obscur que j'aie, jusqu'à ce moment, découvert dans le caractère de votre fils, c'est une sorte de violence dans les sentiments dont vous devrez vous défier plus tard. En mère prudente, vous choisirez avec grand soin les amis de votre fils, car s'il se prenait d'affection pour un être peu digne, il n'est pas certain que la raison triomphât de cette indignité.

—Nous n'aurons rien à craindre d'ici longtemps, répondait la comtesse de Civray ; nous vivons seuls au château, et la sévérité de mon deuil ne me permet point d'y recevoir d'étrangers.

—Henri grandira, madame la comtesse.

—Et tandis qu'il deviendra un jeune homme, je deviendrai une vieille femme.

—Vous n'habitez pas toujours Civray.

—Je n'en partirai jamais, si je le puis.

—Les obligations de votre naissance, de votre fortune...

—Ces prétentues obligations n'en sont pas réellement ; je les regarde comme des conventions auxquelles je ne crois point nécessaire de me soumettre. Mon fils peut être plus utile dans ses terres qu'à la cour. Le roi ne manque pas de gentilhommes. Excepté le jour où il aurait besoin, ce qu'à Dieu ne plaise, de s'entourer de sa fidèle noblesse, jamais je ne souhaiterai que mon fils s'éloigne de Civray. Son père y est mort, j'y garde sa tombe et je souhaite y mourir à mon tour.

L'abbé Chaumont approuvait grandement les résolutions de la jeune veuve. Aussi, du jour où il eut la certitude qu'Henri resterait son élève, son disciple, sentit-il grandir en lui la tendresse qu'il portait à l'enfant. Rien ne contrarierait la sagesse de ses leçons. Il trouverait son premier appui dans la mère, une aide précieuse dans Jeanne.

De l'avenir de Jeanne, il n'était point question encore. Enfant, elle vivait en enfant, avide d'air libre, de liberté, de courses à travers les grands bois. Elle poussait comme une plante vigoureuse, promettant une rare beauté et laissant deviner des qualités sérieuses. Mme de Civray la considérait un peu comme sa fille d'adoption, et quand l'abbé Chaumont essayait de faire préciser à la comtesse ce que deviendrait Jeanne, la veuve répondait en souriant :

—La trouvez-vous donc à plaindre ? Elle grandit à mes côtés, entourée d'affections sincères ; son caractère, son esprit se fortifient ; plus tard, je l'établirai selon les événements qu'amènera la Providence.

Il ne se passa point d'événements à Civray pendant plusieurs années.

L'adolescence de Jeanne, celle d'Henri sonnèrent sans que l'un ou l'autre s'aperçût de la transition de l'âge.

Ils restaient complètement enfants. Ne rêvant pas, ne demandant à l'avenir rien de plus qu'au présent. Grâce à l'influence de Jeanne sur Henri, celui-ci poursuivit des études sinon brillantes, du moins sérieuses. Il joignait à la science acquise par le travail des talents que l'abbé Chaumont ne pouvait lui communiquer, et qu'il dut à l'amitié du chevalier de Blandy.

Celui-ci, après avoir fourni une glorieuse carrière militaire, était revenu dans ses terres, préférant le calme de ses bois ou le fracas de ses chasses à la vie de courtisan.

Grâce à lui, Henri de Civray devint un écuyer émérite et un tireur si habile qu'il eût été dangereux de lui chercher querelle. Tous les exercices du corps,

familiers à Henri, servaient à mettre en relief l'élégance de sa taille et la souplesse de ses membres. Nul plus que lui n'aimait les chasses dangereuses.

Quand on organisait une battue au sanglier, pendant tout le jour, l'esprit troublé, le cœur rempli de pressentiments terribles, Jeanne et la comtesse restaient absorbées dans leur angoisse. Au retour des chasseurs, elles cédaient à l'entraînement d'une joie égale, pleine d'expansion chez la mère, étouffée chez la jeune fille, à mesure qu'elle jugea mieux ce qui se passait en elle ou autour d'elle.

Henri voyait peu de voisins ; sa vie se concentrait entre quelques êtres chéris ; tout ce que cette âme pouvait absorber et donner de tendresse se répandait sur sa mère, Jeanne, l'abbé Chaumont et le chevalier de Blandy.

A dix-huit ans, Henri n'avait jamais songé à quitter Civray. Quand on l'interrogeait à cet égard, il se contentait de répondre :

—Si le roi a besoin de mon épée, j'irai la lui offrir ; jusque-là, je me contenterai d'être heureux.

On ne ressentait guère à Civray le contre coup des événements qui se succédaient à Paris. L'abbé Chaumont ne croyait pas possible que la philosophie pût l'emporter sur la religion, et, quand on parlait au chevalier de Blandy des progrès du Tiers dans les affaires, il haussait les épaules avec dédain.

Et comme Mme de Civray ne demandait pas mieux que de croire au maintien absolu de la religion et à la marche régulière des rouages du gouvernement, on s'endormait, au fond du château de Civray, dans une sécurité trompeuse.



Nous partimes, emmenant une carriole à bœufs.
Page 129, col. 1

Le voltairianisme continuait son œuvre de désagrégation sociale ; le Tiers marchait à pas de géants à la conquête d'une place envahissante ; le prestige de la royauté s'effaçait ; une sourde agitation soulevait le pays. Mais ce travail, encore souterrain, ne pouvait troubler les châtelains, dont la vie s'écoulait pleine de sécurité et de charme.

Une lettre reçue par la comtesse jeta un premier trouble dans ce calme absolu.

Une cousine, habitant une province éloignée, et qu'elle n'avait pas revue depuis l'époque de son mariage, lui écrivit, un jour, une longue missive, double testament d'une vie près de s'éteindre et d'un cœur à l'agonie.

Mme de Saint-Rieul, veuve, possédant une belle fortune, se sentait mourir, et allait laisser seule, privée d'appui et de tendresse, sa fille Cécile, dont elle peignait, avec une grâce infinie et une éloquence maternelle, les qualités et les charmes.

—Je vous lègue mon orpheline, disait-elle en terminant cette lettre ; ouvrez-lui votre cœur et votre foyer. Je ne puis vous demander de venir me fermer les yeux, mais accueillez, avec votre bonté angélique, l'enfant qui, toute en pleurs, ira frapper à votre porte... Quand vous recevrez ces lignes, j'aurai sans

doute dit un éternel adieu au seul bien qui m'attache encore à la terre, et, du haut du ciel, je vous bénirai pour avoir exaucé mon dernier vœu.

Quand Mme de Civray eut achevé la lecture de cette lettre, sur laquelle restaient visibles des traces de larmes, elle fit appeler l'abbé Chaumont.

—Que me conseillez-vous ? lui demanda-t-elle.

—Vous n'avez pas le droit d'hésiter, madame.

—Ainsi, Cécile...

—Deviendra votre fille d'adoption. Qui sait, d'ailleurs...

L'abbé s'interrompit, puis il demanda :

—Quel âge a Mlle de Saint-Rieul ?

—Quinze ans environ.

—Tout est pour le mieux, madame la comtesse. Si cette jeune fille possède, je ne dirai pas toutes les qualités, mais une partie de celles que lui reconnaît sa mère, vous trouverez en elle, dans trois ou quatre années, une fiancée pour le comte Henri.

La comtesse de Civray resta un moment pensive.

—Vous avez peut-être raison, dit-elle.

Le jour même elle annonça à son fils et à Jeanne l'arrivée prochaine de la jeune orpheline. Elle s'attendait à une marque de joie de la part d'Henri. La présence de Cécile pouvait être une distraction charmante au milieu de la vie un peu monotone de Civray ; mais contre son attente, Henri parut plutôt contrarié que réjoui par l'arrivée de sa cousine.

—Que veux-tu, mère, répondit-il, à l'observation que lui faisait Mme de Civray sur sa froideur à l'égard d'une parente, Mlle de Saint-Rieul est une cousine assez éloignée, pour que la voix du sang ne me crie pas bien fort de l'aimer. Si elle était pauvre, je me garderais de tenir le même langage, et je ne m'en reconnaitrais pas le droit. Mais sa fortune est suffisante ; elle pouvait achever son éducation au couvent.

—Henri ! deviendrais-tu égoïste ?

—Je ne le crois pas. Mais enfin nous vivons en paix, recueillis, dans un cercle intime qui ne m'a jamais paru trop étroit, et voilà que tu y introduis une étrangère... Si j'avais été seul à tes côtés, j'aurais compris, à la rigueur, que tu te trouvasse isolée durant mes courtes excursions et mes longues chasses... Mais tu as Jeanne, dont la compagnie est si douce, l'entretien si sage. Elle connaît tes goûts, elle aime les pauvres ; que te faut-il de plus ?...

—Jeanne n'est pas de la famille ! dit la comtesse, avec une certaine hauteur.

—Pas de la famille ! Jeanne ? mais j'ai grandi avec elle, je lui dois le peu de science que j'ai acquise, car si l'abbé Chaumont ne m'avait donné un tel condisciple et un répétiteur si sage, j'avoue que je serais loin de savoir tout ce que j'ai appris. Depuis que j'existe, je la considère comme ma sœur... Une sœur dévouée, tendre, une sœur dont l'amitié tient tant de place dans ma vie, que je croirais offenser Jeanne en chérissant trop Cécile de Saint-Rieul.

La comtesse de Civray regarda longuement son fils.

La physionomie d'Henri s'était animée, le feu montait à ses joues ; son regard brillait d'un éclat humide. Il semblait attendre, avec un certain anxiété, que sa mère répliquât aux paroles qui venaient de sortir de son cœur ; mais la comtesse baissa la tête, reprit sa tapisserie et dit, d'une voix tranquille.

—Tu es le maître du château, Henri, tu es gentilhomme ; je suis donc certaine que tu feras à ta cousine l'accueil auquel elle a droit.

Henri s'inclina respectueusement devant sa mère, et sortit.

Il courut dans le parc, gagna les bords d'un étang paisible, couvert de lentilles d'eau, d'un vert clair, de macres épineuses et noirâtres, de feuilles de nénuphars largement étalées, au-dessus desquelles s'élevaient les grands calices des nymphéas blancs. De vieux arbres étendaient, au-dessus de l'étang, l'écheveau de leur ramure qui noyait, dans une ombre discrète, les fleurs des iris bleus ou jaunes, des quenouilles d'un violet clair et les bouquets carmin pâle des plantins de marais.

Tout était repos et mélancolie dans ce coin du parc. On était bien là pour rêver et pour pleurer.

D'instinct, Henri avait couru vers ce coin de verdure, dont l'ombre épaissie versait le calme à la tête enfiévrée, au cœur agité de battements trop violents.

Lorsqu'il était enfant, et que l'abbé Chaumont lui donnait une leçon trop difficile à apprendre, il s'y rendait en courant, se couchait dans les grandes herbes, fermait les yeux, oubliant son livre, ne voulant songer ni aux remontrances que lui adresserait son précepteur, ni à la peine qu'il ferait à sa mère. Il respirait le parfum des herbes froissées, il jouait avec les insectes cachés dans les fleurs, il écoutait les oiseaux. Le monde disparaissait pour lui avec ses devoirs, ses obligations. La nature le prenait et le berçait dans ses bras comme un enfant sauvage qui, loin d'elle, ne pouvait vivre. Henri restait là des heures entières. Dès qu'on s'apercevait de son absence au château, on envoyait les domestiques à sa recherche ; mais Henri n'avait garde de répondre aux voix qui l'appelaient. Il se dissimulait dans les herbes les plus hautes, les plus épaisses, laissant passer près de lui ceux que Mme de Civray envoyait à sa poursuite.

Quand ils revenaient, las, déconcertés, impuissants, Mme de Civray appelait Jeanne.

—Le méchant enfant ! disait-elle, vois s'il se soucie d'inquiéter sa mère.

—Ce n'est pas vous qu'il fuit, madame la comtesse.

—Qui donc ?

—La leçon de l'abbé Chaumont.

—Sa paresse est donc sans remède ?

—Pas absolument.

—Cherche-le à ton tour, Jeanne.

—Oui, madame la comtesse.

—Et quand tu l'auras trouvé, obtiens, s'il se peut, qu'il obéisse à son précepteur.

—J'essaierai.

Jeanne partait.

Elle s'en allait en courant dans les allées droites du parc, et la comtesse de Civray la suivait longtemps du regard.

Mais Jeanne savait bien qu'Henri ne se cachait pas dans les allées. Elle connaissait la retraite de l'enfant volontaire. Si elle promettait à la comtesse de Civray de le lui ramener, elle ne se croyait point tenue à dévoiler le secret de son compagnon.

Elle le rejoignait enfin, s'asseyait près de lui, et tout à coup son rire sonore partait comme une fusée. Il la regardait, charmé, attendri, un peu honteux.

—C'est ma mère qui t'envoie ? Jeanne.

—Oui, Henri ; vous lui causez bien de la peine.

—C'est la faute de mon précepteur.

—Sa faute, à ce saint homme !

—Pourquoi me donne-t-il des leçons à apprendre ?

—Parce qu'il faut être savant, Henri !

—Je m'en passerais bien.

—Cela ne se peut pas.

—Mais je ne comprends rien à ce que je dois étudier.

—Vous ne l'avez pas même lu, Henri !

—Si, Jeanne, je t'assure.

—Alors, montrez-moi le livre.

Henri le prenait au milieu d'une touffe d'herbe, Jeanne lisait le passage que son camarade devait expliquer ou apprendre, puis elle ajoutait avec un sourire :

—C'est bien aisé, cependant !

Alors elle expliquait, traduisait, apprenait. Henri redevenait sérieux, et au bout d'une heure les deux enfants revenaient souriants, la main dans la main.

Henri sautait au cou de sa mère, qui lui demandait d'un air de reproche :

—Où donc étais-tu ? méchant.

—Dans le parc, se hâtait de répondre Jeanne...

Oh ! il a bien étudié, madame la comtesse, et l'abbé Chaumont va le combler d'éloges.

—Est-ce vrai, Henri ?

—Je sais mes leçons, répondait celui-ci. Il les récitait alors parfaitement et entraîné par le zèle que lui communiquait la jeune fille, il s'appliquait ensuite, sous les yeux de sa mère, à ses études de clavecin.

Comme l'avait prédit Jeanne, le précepteur vantait la mémoire et la facilité d'Henri. Mais il se rendait compte de l'influence que Jeanne gardait sur son élève, et il constatait, non sans une sorte de crainte,

que la protégée de Mme de Civray prenait sur son fils une influence croissante.

—Tant mieux ! disait la comtesse, quand l'abbé lui exprimait à ce sujet des craintes vagues. Vous et moi, mon cher précepteur, sommes gens bien sérieux pour ces enfants. Votre dignité de prêtre, ma qualité de mère imposent à ces étourdis Jeanne est sérieuse en dépit de son âge. Henri lui obéit sans la craindre, et nous obtenons un excellent résultat.

—Qui ne vous inspire aucune crainte pour l'avenir, madame la comtesse ?

—Aucune, monsieur l'abbé !

Jeanne et Henri grandirent sans changer de nature et de caractère. L'empire de la jeune fille, loin de s'affaiblir, parut grandir encore. Seulement elle s'abstint davantage d'en user.

Le chevalier de Blandy accapara d'ailleurs le jeune homme, comme Jeanne avait dominé l'enfant.

Ce qui éloignait l'orpheline du comte la rapprocha de sa mère.

Jeanne devint réellement par la tendresse la fille de Mme de Civray. Elle devinait ses moindres désirs, elle fondait sa vie dans la sienne. Toutes deux semblaient n'avoir pour but que le bonheur d'Henri qui, au retour de ses chasses ou de ses excursions, les retrouvait souriantes debout sur le perron, appuyées l'une sur l'autre, ayant également le regard humide et la voix émue.

Depuis qu'il se sentait vivre, il chérissait ces deux femmes qu'il considérait comme des anges gardiens visibles. Tout ce qui devait s'interposer entre elles et lui, lui paraissait un malheur ou un danger. Aussi l'annonce de l'arrivée de Cécile de Saint-Rieul le bouleversa plus qu'il ne semblait logique et raisonnable.

Ne voulant pas expliquer ce qui se passait en lui, tremblant de découvrir soudainement un abîme où il n'avait vu qu'une joie paisible, il voulait réfléchir, penser, se préparer surtout à jouer un rôle dans lequel, à l'avance, il sentait qu'il serait un méchant acteur.

Et c'était vers l'étang, vers ce nid où, tout enfant, il aimait à se réfugier, qu'il courait avec l'instinct de la bête blessée.

Quand il se trouva sous les grande saules au tronc creux, aux feuilles satinées d'argent, quand il se coucha au milieu des grandes herbes molles et grasses, dont la fraîcheur calmait la fièvre montant comme une flamme à ses joues, il ressentit une impression soudaine de fraîcheur et de repos. La terre dont il se rapprochait lui communiquait quelque chose de sa force. Son chagrin lui parut s'amoinrir, il lui sembla que là, du moins, il ferait trêve. Ce coin était pour lui un asile sacré !

Tout à coup une robe claire passa dans l'ombre des arbres :

—Jeanne ! Jeanne ! cria Henri.

—Que faites-vous ici, monsieur le comte ? demanda la jeune fille. Je croyais le lac oublié, les flammes et les nénuphars dédaignés. Vous chassez trop de gibiers redoutables pour aimer encore les rossignols...

—Jeanne ! Jeanne ! ne raillez pas, dit Henri de Civray, car je souffre.

—Parlez alors, dit-elle vivement, je vous écoute. Mais de quoi pouvez-vous souffrir ? Votre mère vous adore ; vous avez plus d'argent qu'il ne vous en faut pour vos menus plaisirs, et nous savons le secret de vos aumônes... Vos désirs ont ils subi un changement soudain ? Rêvez-vous d'aller à Paris... Je croyais le moment peu opportun... Je ne sais quelle influence néfaste y souffle, et le simoun des révolutions semble passer sur la France.

—Je ne veux pas quitter Civray, Jeanne, je m'y trouve heureux, complètement heureux...

—Que survient-il, alors ?

—Un étranger dans un Eden est toujours un serpent.

—Oh ! vous devez exagérer, monsieur Henri... Expliquez-vous... Le paradis, c'est Civray, n'est-ce pas ?

—Oui, Jeanne.

—Et le serpent ?

—S'appelle Cécile de Saint-Rieul.

—Votre cousine ?

—Oui, ma cousine.

—Qu'a donc son arrivée de si effrayant pour vous ?

—Tout et rien, Jeanne ; mais enfin elle n'avait pas besoin de venir. Peut-être Cécile, qui est une mondaine dont la soif de plaisirs ne pourra jamais s'apaiser...

—Vient-elle avec sa mère ?

—Non, sa mère se meurt.

—C'est une orpheline qui frappe à votre porte ?

—Une orpheline, oui, Jeanne.

—En ce cas, quel que puisse être son amour du luxe et des distractions, son grand deuil y fera forcément trêve... Oh ! monsieur Henri, ce n'est pas moi qui trouverai jamais que l'on fait trop pour les enfants à qui Dieu reprend leur famille, moi qui ai trouvé une seconde mère dans la comtesse de Civray et un frère dans le comte Henri...

—Mais c'est justement parce que vous nous êtes si chère, à ma mère et à moi, que je déplore, que je maudis l'arrivée de cette cousine dont la mère nous écrivait à peine chaque année. Qu'a-t-elle besoin de déranger le calme dont nous jouissons, de mêler son deuil à notre joie intime, de se mettre en tiers entre nous ? Y songez-vous, Jeanne, jamais plus vous ne vous trouverez seule avec ma mère ; nos causeries, nos études seront troublées par cette enfant. Elle se croira le droit, qui sait, le devoir peut-être de venir comme nous ramasser des fleurs pour les dessécher dans nos herbiers. Elle nous apportera une reconnaissance de commande, une amitié factice, elle fera votre malheur et le mien...

—Oh ! monsieur Henri ! s'écria Jeanne, monsieur Henri

—Vous ne comprenez pas, Jeanne, que cette adoption cache pour l'avenir une trahison dont je sais d'avance les progrès. J'ai deux années de plus que vous, je devine des choses que votre esprit n'effleure même pas. Je vois passer au-dessus de moi des malheurs semblables à ces bandes d'oiseaux noirs qui signalent d'avance la tempête. Oh ! croyez-moi, Jeanne, ma sœur chérie, Cécile apporte le deuil et la ruine dans cette maison.

—Je vous en supplie, ne laissez pas deviner à votre mère quelles sont vos pensées secrètes au sujet de cette pauvre enfant ; que je les connaisse seule, que seule je puisse vous les reprocher, car je vous les reproche, monsieur Henri...

Le jeune homme saisit la main de Jeanne avec violence.

—Ne dites pas cela, vous le regretteriez un jour... Oh ! tenez, il sonnera une heure où je vous retrouverai à cette place pleurant comme un enfant... Et alors si je viens vous demander : "Qu'avez-vous, Jeanne, qu'avez-vous ?" vous baisserez la tête sans répondre, étouffant des sanglots amers comme les miens.

—Monsieur Henri, répondit Jeanne, d'une voix dont le calme s'altérait à peine, il se peut qu'en effet je souffre beaucoup un jour ; j'ai appris dans l'Evangile qu'il existera toujours des pauvres, et par ce mot je ne crois pas qu'il faille entendre seulement ceux qui tendent la main à l'aumône. Il restera toujours des pauvres de renommée et des pauvres de bonheur ; si plus tard je suis au nombre de ceux dont le cœur est vide et l'existence brisée, je tendrai mes bras vers le ciel, et la consolation tombera dans mon âme comme une manne céleste.

—Comme vous êtes résignée et sage, Jeanne !

—La comtesse de Civray a fait de moi une chrétienne.

—Mon précepteur m'a donné les mêmes enseignements, et cependant...

—Cependant vous ne pensez pas comme moi.

—Si je réfléchissais, Jeanne, j'y parviendrais peut-être, et encore j'en doute ; mais le premier sentiment me domine, me terrasse. Je suis un homme prime-sautier. Je garde en moi quelque chose des violences maternelles, que n'a pu calmer l'angélique patience de ma mère, qui n'a point adouci votre grâce teuchante.

—De ces colères, qui peuvent entraîner tant de chagrins et même de mollesse, il faut vous défier et en triompher, car elles froisseraient à la fois la tendresse et la dignité de votre mère,

—Vous avez raison, Jeanne.
—Me promettez-vous de vaincre votre antipathie inexcusable pour votre cousine ?
—J'essaierai.
—Je veux plus, il faudra que vous l'aimiez.
—Oh ! cela jamais, Jeanne, jamais !

—Ne l'affirmez pas si vite, le temps vient à bout de choses que l'on croyait irréalisables ! Tenez, moi je me la figure charmante, avec des grands yeux de saphir d'un bleu humide, un front d'enfant ; une bouche grave ; elle viendra timidement à vous, et votre devoir sera de l'enhardir et de la consoler. Oh ! nous serons trois pour cela ; vous, la comtesse et moi ! C'est bien entendu, n'est-ce pas ?

—J'essaierai, oui, j'essaierai, Jeanne ; si j'échoue dans cette tentative, soyer certaine qu'il n'y aura pas de ma faute.

—Je suis contente de vous, mon frère... Et maintenant que votre crainte est calmée, ne restez pas au bord de cet étang, autour duquel il semble qu'errent des songeries dangereuses, comme on voit les *Lavandières du Minuit* se dresser autour des doués brillants sous la clarté de la lune... Quittons l'ombre de ces vieux saules, venez en plein soleil, votre âme se dilatera mieux.

Le comte jeta un long regard, puis il suivit Jeanne. Au sommet de la grande allée du parc, il trouva la comtesse de Civray.

—Jeanne, dit la comtesse, c'est donc aujourd'hui comme au temps de la première enfance ; pour retrouver ce rêveur, il faut donc t'envoyer le chercher ?

—Jeanne est notre bon ange, ma mère, ne l'oublions jamais.

—A qui le dis-tu ! s'écria la comtesse. Aussi, qu'elle se rassure ; Cécile ne prendra jamais sa place !

Le comte Henri saisit la main de sa mère et y colla ses lèvres avec le sentiment d'une reconnaissante fervente.

CHAPITRE III

L'ORPHELIN

Huit jours après, une jeune fille en grand deuil, accompagnée d'une femme de charge d'un âge mur, gravissait le perron du château de Civray. Tout, dans cette jeune fille, respirait la douceur, le charme, la grâce. En la voyant, on se sentait pris du désir de l'aimer. Elle était grande pour son âge, svelte ; quelque chose de timide, presque de douloureux, l'inclinait parfois vers la terre, comme si elle y cherchait la trace de pas qu'elle ne devait plus jamais suivre. Son regard, d'une pureté profonde, gardait la transparence des lacs cachés dans les glaciers et qui reflètent le ciel de plus près.

La femme de charge qui la suivait paraissait âgée de soixante ans. Ramassée dans sa taille, sa grosse tête entrant presque dans des épaules mal coupées, lourde et commune, Mme Rose rachetait ces défauts physiques par un dévouement à toute épreuve, une de ces bontés persistantes que rien ne lasse et décourage. Elle avait vu naître Cécile, et, depuis la mort de Mme de Saint-Rieul, Cécile lui semblait doublement à elle. Mme Rose ne venait point sans appréhensions au château de Civray, où l'orpheline se laissait docilement conduire.

La femme de charge redoutait qu'on la séparât trop de son enfant. Mme de Civray ne pourrait avoir pour elle les bontés de Mme de Saint-Rieul. D'ailleurs, celle-ci était pauvre, et mille détails, mille souffrances éprouvées en commun rapprochaient la grande dame de Mme Rose. L'humble femme faisait partie de la famille. Jamais la mère de Cécile n'aurait consenti à se priver de sa fidèle compagne ; chez Mme de Civray tout changerait de face. Les services de Mme Rose ne seraient indispensables à personne. De plus, il se pourrait bien que l'allure vulgaire de cette créature dévouée fit tache sur le personnel du château.

Mme Rose comptait donc sur des épreuves, elle s'attendait à subir une série de coups d'épingles, à approvoiser ou bien à avaler bon nombre de couleu-

vres ; mais elle se roidissait, dans sa tendresse pour Cécile, afin de trouver la force de tout subir sans se plaindre.

Les deux femmes avaient quitté le coche à Orléans, et, sans prévenir la famille de Civray, résolurent de faire à pied la route assez courte qui les séparait du château.

Mme de Saint-Rieul n'ayant pas de voiture, Cécile, accoutumée aux longues courses de la campagne, à la recherche des pauvres gens, à qui elle distribuait des secours, était devenue une excellente marcheuse. Il lui semblait qu'en allant à pied d'Orléans à Civray, elle prendrait tout de suite connaissance du pays et qu'elle y arriverait moins en étrangère. Habitée aux paysages hâlés du Midi, à la nudité des plantations de mûriers dépouillés par les magnanarelles, au feuillage d'un blanc pâle des oliviers, à l'ocre rouge des terrains, elle eut d'abord un peu de peine à comprendre le charme des paysages du Centre de la France. Mais bientôt la fraîcheur des bois, la limpidité des eaux, le velours des prairies lui causèrent une sensation nouvelle. Elle pensa que ces champs d'un vert tranquille, ces ombrages épais l'enveloppaient d'une sensation pleine de repos et de consolation. Au lieu des déserts de la Crau et des solitudes de la Camargue, elle vit se déployer des verdure d'oasis et des bois pleins de mystères.

—On doit être bien là pour pleurer, dit-elle à Mme Rose.

Quand Cécile et Mme Rose aperçurent le château de Civray, qu'elles reconnurent tout de suite à la description qui leur en avait été faite, elles s'arrêtèrent un moment, prises à la fois du frisson de l'inconnu.

Qu'était la comtesse de Civray ? Comment accueillerait-elle l'orpheline que lui imposait en quelque sorte, une parente mourante ?

La grille était ouverte, elles entrèrent et montèrent avec lenteur le long de l'avenue de sapins.

Le château Louis XIII disparaissait alors derrière les massifs. Elles se trouvaient seules au milieu des arbres à feuillage sombre, ralentissaient le pas à mesure qu'elles approchaient.

Au tournant de l'allée, le manoir leur apparut de nouveau. Il avait grand air avec sa façade de briques et son perron monumental.

Les hésitations de Mlle de Saint-Rieul cessèrent. Autant elle avait prolongé le chemin entre les arbres sombres, autant elle hâta le pas se voyant près du but. Il lui sembla que chaque fenêtre était un œil ouvert qui la regardait, et ce regard pesait sur elle jusqu'à l'offenser.

Mme Rose, comprenant que Cécile agissait sous l'influence de la peur, tira la chaîne d'une grosse cloche dont le son retentit dans tout le château.

Au même instant accoururent un vieux jardinier occupé à greffer des rosiers, un valet qui avait servi le feu comte de Civray, et une jeune femme attachée à la personne de la comtesse.

Mais à peine la porte venait-elle de s'ouvrir devant Mlle de Saint-Rieul qu'une femme s'approcha, et dit à l'orpheline :

—Permettez-moi, Mademoiselle, de vous conduire tout de suite chez madame la comtesse ; elle vous attend avec impatience, et sera très heureuse de vous voir. Soyez certaine qu'ici tout le monde vous aimera.

—Oh ! merci, merci, Mademoiselle ! dit l'orpheline en prenant une des mains de la jeune fille qui lui servait de guide. Comme vous êtes bonne de me rassurer, j'avais presque peur.

—Peur ! Madame la comtesse est un ange !

—Mais vous, Mademoiselle, qui êtes-vous ? reprit Cécile de Saint-Rieul, en s'adressant à la belle jeune fille.

—C'est Jeanne, ma sœur d'adoption, répondit un jeune homme que Cécile n'avait point entendu venir, et qui s'avancait dans le vestibule dallé de marbre.

Le comte Henri prononça ces mots si simples d'une voix presque impérative, comme si, en présentant à la nouvelle venue la protégée de sa mère, il lui imposait en même temps l'obligation de la considérer comme ayant dans la maison des droits supérieurs aux siens.

RAOUL DE NAVERY.

(A suivre)

L'OISEAU DU DÉSERT

(Suite)

—Je comprends que vous ne voulez rien de moi ! dit Martigny avec amertume ; mais du moins, M. et Mme Brissot n'auront pas les mêmes motifs pour refuser ce legs d'un compatriote qu'ils ont accueilli d'une manière si hospitalière ?

Le négociant et sa femme parurent violemment tentés ; Mme Brissot surtout rougit de plaisir et sa main, encore blanche et mignonne, s'avancait déjà pour s'emparer du diamant, quand Denison se hâta d'intervenir :

—Les mêmes motifs qui nous font repousser ce riche présent, dit-il avec froideur, existent, je pense pour mon futur beau-père et ma future belle-mère... La dignité de la famille à laquelle je vais appartenir ne lui permet pas d'accepter un don de cette importance.

—M. Richard a raison, reprit Brissot ; pardonnez-nous, mon cher Martigny ; mais cet objet précieux doit revenir à votre famille, et il y aurait quelque chose d'odieux à l'en frustrer.

—Ma famille ! encore une fois, je n'en ai pas... Ou s'il me reste quelques parents en France, je m'en soucie aussi peu qu'ils se soucient de moi.

—Mais vous devez avoir encore des amis à Paris.

—Des amis ? Je vous ai dit que j'en avais beaucoup quand j'étais riche, mais depuis... Oui, je pourrais encore trouver là-bas sur le boulevard quelques soi-disant amis pour lesquels à défaut de l'ancien "oncle d'Amérique," passé à l'état de légende, je créerais le type nouveau "d'ami d'Australie." L'un en recevant le diamant que je lui aurais légué, serait capable par reconnaissance, de donner mon nom au premier poulain de race qui naîtrait dans ses écuries. L'autre, l'offrirait inévitablement à quelque courtisane en vogue du corps de ballet ou d'un théâtre de vaudeville, ce qui lui donnerait une réputation colossale dans les quartiers Bréda et de la Madeleine. L'autre..., mais c'est assez ! J'aurai encore quelques heures, j'imagine, pour réfléchir sur le meilleur emploi à faire de ce morceau de cristal. Maintenant, de grâce, excusez-moi... je n'en puis plus."

On s'écarta respectueusement pour lui laisser la liberté de se reposer. Il resta immobile et les yeux fermés ; néanmoins, sa pensée ne paraissait pas engourdie et on eût pu l'entendre murmurer d'une voix entrecoupée.

"Tant d'efforts et de sacrifices pour arriver à combler tous les vœux de ce M. Denison, un Anglais !... un honnête homme pourtant et qui rendra heureuse cette charmante Clara."

Quelques jours plus tard, Martigny s'éteignit sans secousse, entouré des soins affectueux et des regrets de la famille Brissot, mort bien douce pour un aventurier qui s'était attendu à avoir un jour pour tombeau le sable des déserts ou le fond de l'Océan.

Peu de temps après cet événement, Richard Denison épousa Clara Brissot, dont le père et la mère, riches désormais, étaient venus haïter Melbourne. Aujourd'hui, Denison occupe un poste éminent dans l'état de Victoria, et il n'est aucun honneur, aucune élévation auxquels il ne soit en droit de prétendre.

Quant au diamant de Martigny, il fut vendu au prix de onze mille cinq cents dollars, et cette somme a été envoyée récemment à un modeste employé de Paris, chargé d'enfants et par conséquent très pauvre, que le vicomte avait connu jadis dans sa vie mondaine. C'était une bonne action ; et toute une honnête famille a béni la mémoire du donateur.

ELIE BERTHEZ.

